

16  
PAGES

TOUS LES JEUDIS

# L'EPATANT

5<sup>c</sup>

Librairie OFFENSTADT

3, rue de Rocroy, 3

PARIS (x)

POUR LA FAMILLE

ABONNEMENTS

Solo et  
Solo-et-Occ. 3 francs par an.  
Provinces..... 3 fr. 50 —  
Etranger..... 5 francs —

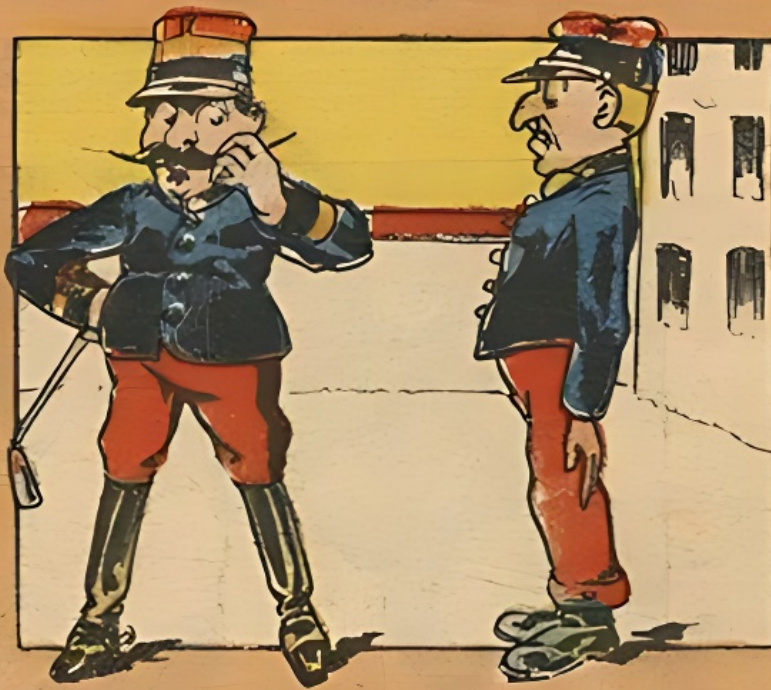
## BAMBOCHE ET BOISDRU FONT LA BOMBE



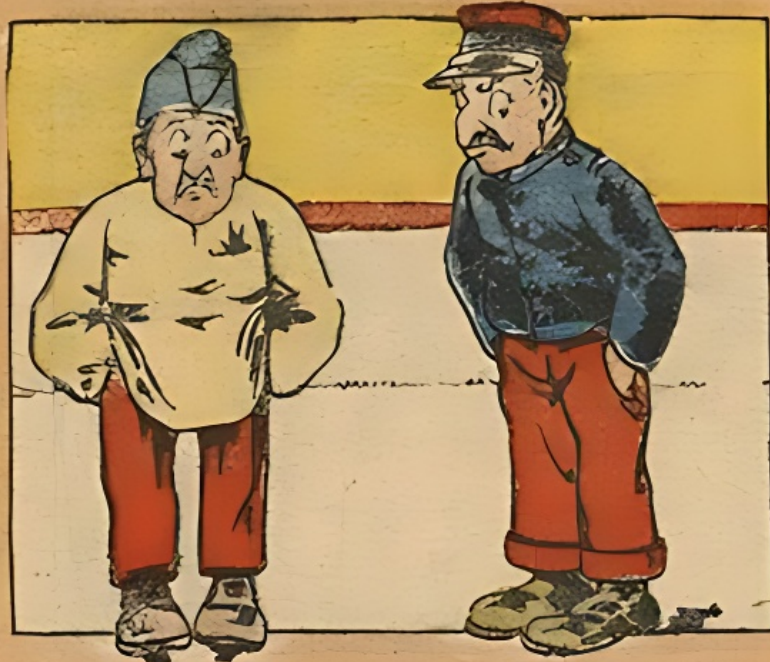
« C'est toi, Bamboche ? — Oui, mon yeutenant, — Tiens, voici une lettre. — Merci bien, mon yeutenant. »



« N'en v'la une veine, mon vieux Boisdrum ! l'paternel qui m'envoie un mandat, faudra demander demain une permission de la nuit, et nous caserons cette thune-là tous les deux. »



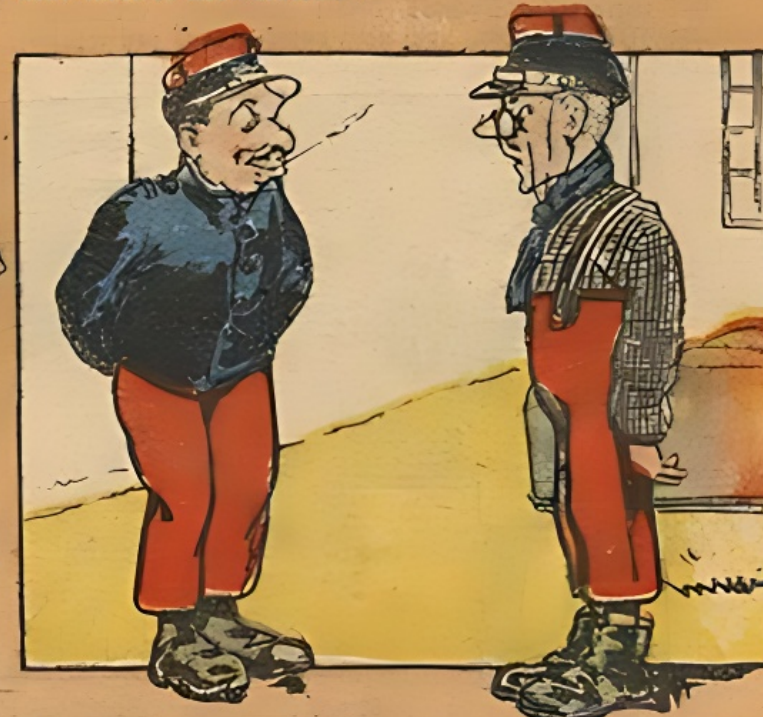
Le lendemain, Bamboche passait près de son capitaine, ce dernier l'arrête. « J'ai refusé ta permission, t'es trop gourmand. La nuit ? mais diable, qu'est-ce que vous pouvez bien fiche toute la nuit dehors ? »



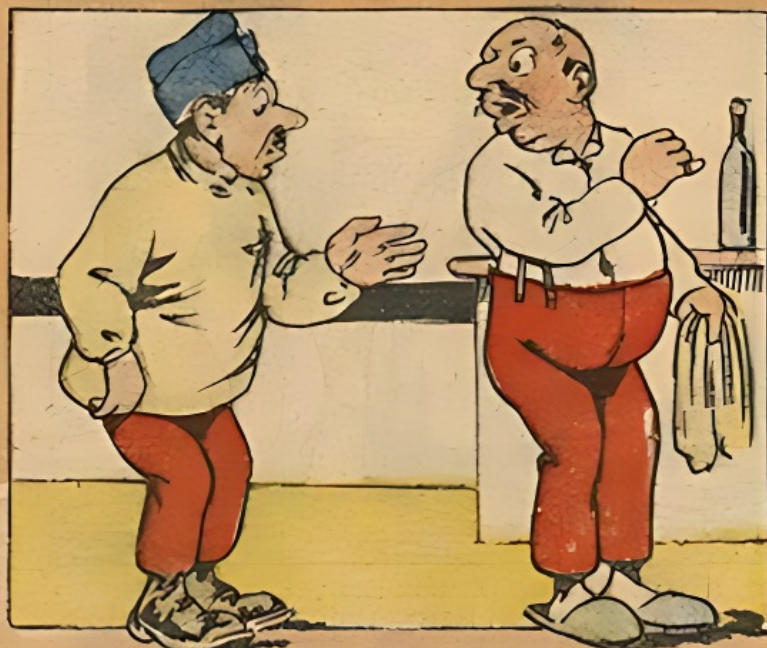
...natilo de dire que la demande de permission de Boisdrum a été refusée avec la même ensemble, les mêmes causes produisant les mêmes effets. Les deux amis sont navrés.



Mais la thune leur pèse, il faut aviser. Evidemment le moyen très simple consisterait à sauter le mur. Oui, mais voilà ! les conséquences d'un saut de ce genre sont souvent fâcheuses. « Mon vieux, dit Boisdrum, ça y est, j'ai trouvé. » Et il glisse son moyen génial dans le trou de l'oreille de Bamboche.



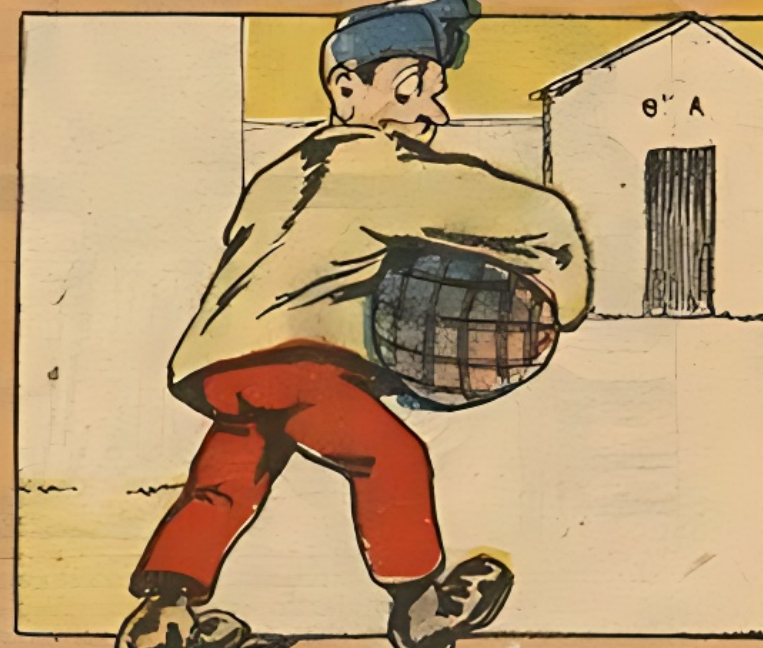
Bamboche a approuvé : le voici auprès d'un jeune soldat arrivé de deux ou trois jours. « Dis donc, le bleu, faudrait que je me fasse tirer en portrait, alors, comprends, comme t'as un obio complet de pétroquin, tu devrais me le prêter. »



Boisdrum, lui, n'a pas de bleu habillé à la dernière mode, aussi n'adresse-t-il au capitaine, un bon garçon, mais qui, cependant, l'envoie promener avec ensemble.



Il sortait de la cantine, navré, lorsqu'il avisa dans un coin un paquet qui a tout l'air de contenir des vêtements civils.



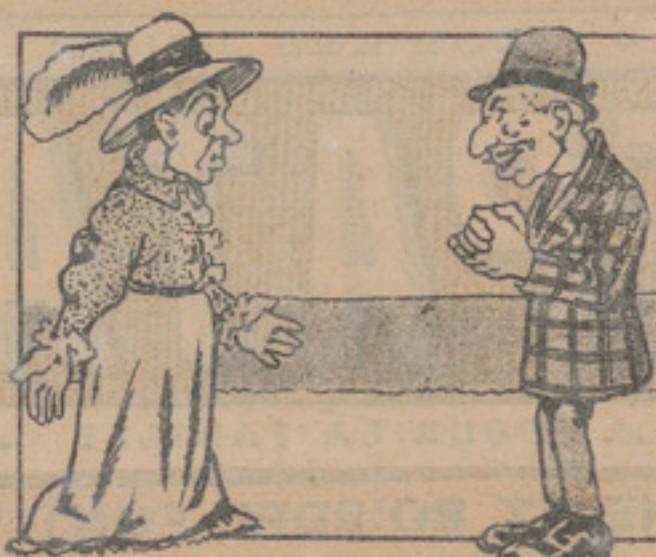
Il s'empare donc du paquet, heureux de sa providentielle trouvaille, et se dirige vers un petit réduit voisin des cuisines où il espère se métamorphoser. (Voir la suite page 2.)



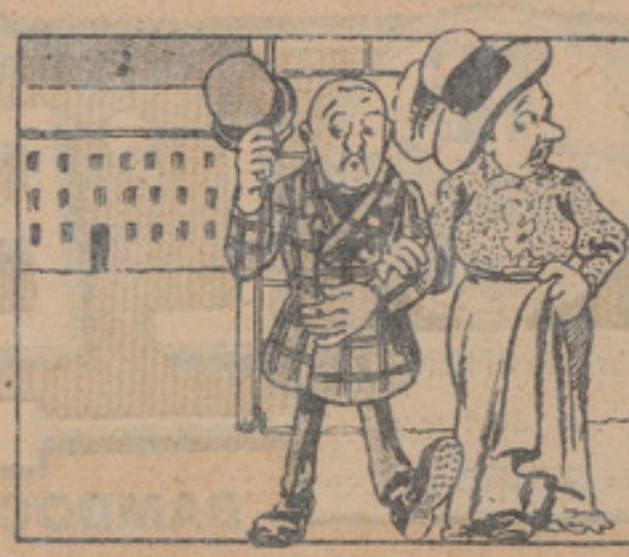
# BAMBOCHE ET BOISDRU FONT LA BOMBE (Suite.)



La joie de Boisdrum devait être de courte durée, le paquet contenait bien un costume civil mais d'un civil féminin. Que faire ? Chercher autre chose ? Il était trop tard ! Boisdrum enfila donc le jupon.



« T'es fou, mon vieux Boisdrum ! n'en v'la une tenue. — J'te dis, j'ai été r'fait y avait qu'ça dans l'paquet. Ça fait rien, la nuit on verra pas la figure ; quant au reste, on pourra se tromper, on m'a toujours dit que j'étais bien fait. »



Choisissant un moment où le sous-officier de garde est dans le poste, et avec la complicité du crépuscule, Bamboche et Boisdrum filent par la grande porte du quartier, sans éveiller les soupçons de personne.



Des qu'ils eurent mis entre le quartier et eux quelques centaines de mètres, ils pincèrent un rigodon d'algèbre. « L'piston, disait Bamboche, est malin, mais, ça fait de rien, avec nous autres y peut pas y faire. »



L'extrême joie passée, Bamboche et Boisdrum s'installèrent chez un troquet dont l'établissement était à cette heure généralement vide, et là ils devisèrent gaiement devant de poudreuses bouteilles.



Par esprit de décence, ils quittèrent le troquet. Au moment où ils sortaient, un tringlot les apostropha et d'un ton gouaillier demanda à Bamboche si c'était aujourd'hui jour de sortie pour les pensionnaires du Jardin des Plantes.



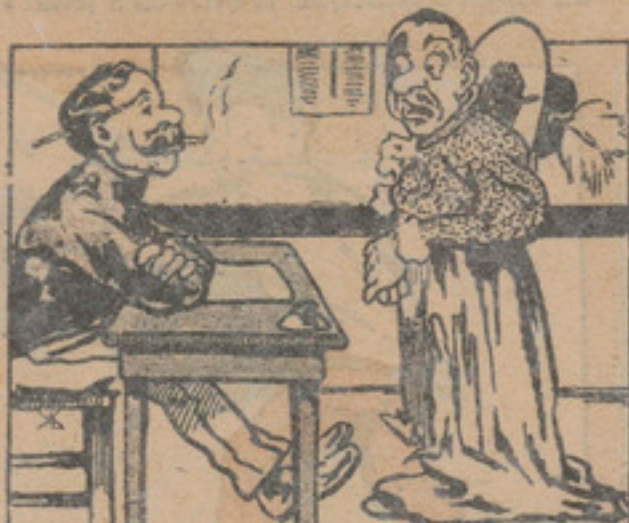
Boisdrum ne se fit pas d'illusions, c'était bien à son physique que s'adressait cette remarque désobligeante ; en deux bonds, il fut sur le tringlot. C'est-y à moi qu'tu t'adresses, figure de lard, hussard à roulette, vilain etc. »



« Parfaitement, et même qu'si t'étais pas une femme, qu'la figure de lard t'aurait un bon marron sur ta vieille figure. — Une femme ! vieille figure ! Tiens, v'la toujours un coup de poing sur ta sale bobine de crevé... »



Les choses évidemment tournaient au drame. Bamboche, lui, prit une feinte prudente, d'autant plus à propos que la patrouille accourue au bruit, après avoir séparé les pugilistes, les conduisit à la place.



La, malgré de nombreuses réticences, Boisdrum dut avouer son sexe, et dut même ajouter qu'il était cavalier au 58<sup>e</sup> dragons qui tenait garnison dans la Place ; il fut, sur ces déclarations, mis en lien sûr pour y rechercher sa lucidité.



Et le lendemain il fut reconduit au quartier. Le colonel venait juste de lire le rapport du bureau de la place, lorsqu'en lui présenta Boisdrum. A le voir dans une tenue aussi grotesque, qu'augmentait encore son air aburi, le colonel ne put s'empêcher de rire aux éclats.



Il était désarmé. Boisdrum s'en tira en effet avec une punition relativement légère, et il fut, croyez-le bien, fort satisfait du résultat plutôt imprévu de son escapade. Dire que la cantinière dont le costume avait servi au déguisement de Boisdrum et le jeune bleu de Bamboche partageaient sa satisfaction serait certainement exagéré.



# L'HOMME AU BRACELET d'OPALES



Ce fut partout, et principalement dans le monde financier, une stupéfaction non dissimulée, quand on apprit que Van Boskoom, le riche banquier hollandais d'Anvers avait été audacieusement cambriolé.

La maison était cependant sévèrement gardée la nuit et le jour.

En plus des gardiens, deux redoutables molosses, aussitôt les bureaux fermés, en défendaient l'entrée et n'obéissaient qu'à la voix de leur maître.

Le ou les cambrioleurs avaient bien choisi leur moment et paraissent avoir été sérieusement documentés.

En effet, ils avaient mis leur plan à exécution la veille d'une grosse échéance, alors qu'ils savaient que le coffre-fort devait receler dans ses flancs, une somme d'au moins six millions.

Délaissant les valeurs difficilement négociables et plutôt compromettantes, ils s'étaient contentés de faire main basse sur les billets de banque et l'or.

Un instant, des bruits fâcheux avaient couru sur le compte de Peter Van Boskoom.

On l'accusait d'avoir feint ce cambriolage pour masquer une situation difficile, sinon critique.

Mais le banquier, devant les autorités judiciaires, avait fait justice de ces calomnies.

Un examen minutieux de sa comptabilité avait prouvé au contraire que sa situation financière était plus florissante que jamais.

Tous les employés de la banque, les uns après les autres, avaient été longuement interrogés.

Tous n'avaient pas eu de peine à établir un alibi démontrant leur innocence. Aucun d'eux ne savait sur qui faire planer les soupçons et l'enquête judiciaire n'avancait point d'un pas.

Un seul renseignement avait été fourni à la police, mais il avait son importance.

Le veilleur de nuit, à qui était confiée la garde des molosses, avait entendu Flock aboyer dans le milieu de la nuit et quelques gouttes de sang maculant le seuil de la porte principale indiquaient que l'un des voleurs avait été blessé.

Les plus fins limiers flamands et néerlandais avaient été lancés sans résultat sur la piste des coupables.

Les uns après les autres, ils étaient revenus bredouilles.

Sans tenir compte de cet insuccès, van Boskoom avait fait insérer une annonce dans les grands quotidiens européens aux termes de laquelle il promettait une prime de deux cent mille francs et tous ses frais de déplacements remboursés au policier, à quelque

nationalité qu'il appartenait, capable de mettre la main sur les coupables.

Gilbert Storr, policier français, un des meilleurs auxiliaires de M. Goron, l'ex-chef de la Sûreté, et qui avait donné sa démission à la suite de la retraite de son chef, finissait son petit déjeuner, quand l'annonce précitée, insérée dans son journal, lui tomba sous les yeux.

— Pourquoi pas se disait-il, en réponse à une question qu'il s'était posée. J'ai sept à huit mille francs d'économies; avec du flair et un peu de chance, je risque de faire un placement avantageux. C'est tout décidé.

Sa résolution prise, il appela sa femme.

— Eugénie, dit-il, prépare ma valise; je pars en voyage.

— Tu vas loin? demanda-t-elle.

Storr avait comme principe, que tout secret confié à une femme est mal gardé.

Il se borna donc à répondre:

— Non, une simple balade en province.

— Et tu resteras longtemps absent?

— Je n'en sais absolument rien. Je peux être de retour demain, comme je peux tout aussi bien être six semaines sans donner de mes nouvelles.

Sachant, par expérience, qu'elle n'obtiendrait point de renseignements plus précis, M<sup>me</sup> Storr prépara la valise de son mari. Celui-ci en completa le chargement avec une collection de postiches qui lui permettraient de se camoufler et se rendre méconnaissable à l'occasion.

Après s'être assuré qu'il n'oubliait rien, que son portefeuille garni reposait dans la poche intérieure de son veston, côté gauche et que son revolver avait retrouvé sa place dans le gousset aménagé pour cet usage près de la boucle de son pantalon, il embrassa son épouse en lui recommandant de ne point s'inquiéter, dans le cas où son absence se prolongerait, puis sifflant un air de café-concert, il descendit chercher un taxi pour le conduire à la gare du Nord.

La demie de neuf heures venait de sonner, lorsque le train arriva en gare d'Anvers.

A cette heure, les bureaux de la banque étaient fermés et il était un peu tard pour aller rendre visite au financier à son hôtel particulier.

Storr remit donc sa visite au lendemain matin. Ayant fait choix d'un hôtel pour y passer la nuit, il y laissa sa valise et se dirigea au hasard vers la première taverne venue, afin d'y achever sa soirée en buvant quelques chopes tout en fumant quelques blonds cigares.

Il avait déjà vidé deux chopes en parcourant distraitemment un journal français, quand il fut soudain intéressé par la conversation animée de deux individus qui lui tournaient le dos.

Storr sortit une petite glace de sa poche et tandis que sa main lissait complaisamment la pointe de sa soyeuse moustache châtain, son regard scrutateur dévisageait les deux consommateurs, grâce à une autre glace ornant la taverne.

Ces deux inconnus étaient blonds et paraissaient avoir respectivement de vingt-cinq à trente ans. Ils parlaient en anglais et s'entretenaient précisément du vol dont Van Boskoom avait été victime.

Storr qui parlait cette langue couramment, ne perdait pas un mot de leur conversation.

— Tiens, tiens, pensait-il, je ne suis pas le seul à avoir été séduit par la prime alléchante des deux cent mille francs... Voici deux détectives d'outre-Manche, des confrères, par conséquent, qui ont l'évidente intention de me disputer le magot... C'est leur droit, après tout, et cette rivalité, loin de me déplaire, va, au contraire stimuler mon flair et mon ingéniosité.

Ces braves collègues, à leur insu, m'ont donné des tuyaux dont je ferai mon profit. Par eux, j'ai appris que ce banquier avait un neveu, Johann Boskoom dont il était fort mécontent et qui, huit jours avant le cambriolage est parti à Sumatra. Ce neveu, dont la conduite affligeait tant son oncle, sera peut-être le fil d'Ariane qui me guidera dans mes recherches. Il n'est pas loin de minuit, j'en

sais suffisamment pour ce soir; allons nous coucher.

Gilbert Storr ayant réglé ses consommations, regagna son hôtel et s'endormit paisiblement.

Le lendemain, vers les dix heures, comme il se dirigeait vers la banque Van Boskoom, il aperçut les deux détectives de la veille qui en sortaient.

Malgré le flegme naturel à leur race, ils n'arrivaient point à dissimuler un air de satisfaction dont Storr se sentit mécontent.

— Est-ce que, par hasard, ces deux gailards auraient trouvé la bonne piste? se dit-il. En ce cas, il s'agirait de se presser et de leur damer le pion. En attendant, procédons par ordre et allons puiser les renseignements à la source.

Au groom qui lui ouvrait la porte, il donna sa carte en demandant à parler à M. Van Boskoom.

Introduit aussitôt dans le bureau du banquier, celui-ci lui demanda s'il parlait anglais et, sur la réponse affirmative du policier, la conversation s'engagea dans cette langue.

Après avoir informé Gilbert qu'il avait été précédé par deux confrères anglais, il se déclara prêt à répondre aux questions qu'il lui plairait de poser et lui renouvela la promesse de l'annonce en cas de réussite.

Ce dernier se fit confirmer le départ du nouveau cascadeur pour Sumatra et nota dans sa mémoire, le nom du paquebot sur lequel il s'était embarqué, il retint également son signalement et sa passion pour le jeu.

— Je désirerais aussi voir le gardien de nuit et ses deux chiens? demandait Storr.

— A la suite de ce vol, répondit le banquier, les deux chiens qui avaient été sans doute empoisonnés ont péri et j'ai chargé Zampech, leur gardien, d'aller à Ulm, en acheter une autre paire.

— Vous auriez pu les faire venir directement; cela vous serait revenu moins cher.

— C'est vrai, mais Zampech m'a fait observer, avec juste raison, que sur place, il pourrait choisir la paire qui lui conviendrait le mieux et comme je rends justice à sa compétence en ce qui concerne la race canine...

— Vous avez préféré qu'il fasse le voyage et vous vous êtes rangé à son avis.

— C'est ainsi. Vous n'avez rien autre à me demander? Voulez-vous que je vous fasse une avance sur vos déplacements?

— Merci, monsieur. Je crois avoir suffisamment sur moi pour faire face à tous les frais prévus et même imprévus.

— Alors, monsieur, je vous souhaite comme je l'ai déjà dit à vos collègues, bonne réussite, et vous me verrez particulièrement en récompenser le résultat.

Ayant pris congé de Van Boskoom sur une cordiale poignée de mains, Gilbert Storr quitta la banque. Sa montre qu'il consulta marquait onze heures moins dix. Il alluma un cigare et partit faire un tour de promenade, du côté du port en attendant l'heure du déjeuner.

Au rez-de-chaussée d'une agence maritime, il aperçut une troisième fois, les deux détectives auxquels on délivrait des billets pour une destination qu'il aurait bien voulu connaître.

Il regarda une autre boutique en badaud et par la glace sans tain guetta la sortie de ses rivaux.

Dès qu'ils eurent tourné le coin de la place, il pénétra à son tour, dans le magasin de l'agence et, s'informa s'il y avait un bateau en partance pour Sumatra.

— Oui, monsieur, répondit l'un des employés, le *Batavia* part demain, mais il ne nous reste plus que des places de troisième classe; les deux dernières secondes viennent d'être retenues par deux passagers anglais que vous avez dû certainement croiser lorsque vous êtes venu ici.

— C'est bien possible, fit Storr, affectant un air fort ennuyé de voir les places retenues quand son intention n'était nullement de partir.

L'employé, un jeune allemand polyglotte et très aimable, constatant son dépit proposa:



— Si vous voulez repasser demain, avant midi, vous aurez peut-être la chance d'avoir une place de seconde abandonnée au dernier moment par un passager.

— Je vous remercie, dit le policier en s'en allant, mais je n'en aurai pas le loisir; je vous prie donc de ne pas compter sur moi.

Lorsqu'il se retrouva dans la rue et hors de vue de l'agence, il se frictionna énergiquement les mains, ce qui était chez lui, l'indice d'une jubilation extrême, puis il se dirigea vers le square qu'il apercevait sur sa gauche.

Tout en marchant, il pensait.

— Enfonces, les Anglais! J'ai appris ce que je désirais savoir. Eux aussi considèrent le neveu du banquier comme le coupable et poussent le zèle professionnel jusqu'à aller le relancer à Sumatra, là-bas, dans l'archipel des îles de la Sonde. Moi, j'irai beaucoup moins loin et j'arriverai beaucoup plus tôt... Ce cambrioleur de son oncle, j'en mettrais ma main au feu, est bien parti pour cette direction, mais il a pris soin de débarquer à la première escale, afin de revenir sur ses pas, c'est-à-dire à Anvers. Tandis qu'on le croyait bien loin, il interviewait le coffre-fort avunculaire avec la complicité du gardien Zampech qui, lui aussi, a éprouvé le besoin d'aller faire un petit voyage à Ulm, afin de mettre un bol d'air entre son patron et lui et d'aller retrouver son complice.

Occupons-nous d'abord du neveu, dont j'ai soigneusement noté le signalement. Sa fatale passion du jeu l'a guidé vers les tripots et les endroits où l'on s'amuse. Monte-Carlo ou Paris, c'est là que je le retrouverai.

Gilbert Storr s'en alla déjeuner de bon appétit, en homme satisfait d'avoir bien employé son temps. A deux heures, il montait dans le rapide et débarquait à Nice, le lendemain, dans la matinée. Une promenade par la ville et sur la promenade des Anglais, occupait une partie de sa journée et le soir le retrouvait en habit, le gardien à la boutonnière dans les salons de jeu de Monte-Carlo.

Le Trente et Quarante et la Roulette se partageaient la clientèle cosmopolite des joueurs.

Storr s'arrêta devant la Roulette. Une dame, slave d'origine et le corsage couvert de breloques fétiches suivait une série à la rouge qui avait déjà passé onze fois. A chaque fois, elle laissait sa mise, martingalant avec une audace inouïe.

Au douzième coup, elle changea de couleur et la noire sortit. Les joueurs poussèrent une exclamation de surprise.

— Avez-vous remarqué fit un vieux mon-

sieur, dont le revers d'habit s'adornait d'une rosette multicolore que cette dame caresse avant de jouer la corne d'abondance en corail suspendue à une chaînette d'or?

— Oui, répondit sa voisine, une vieille dame aux doigts surchargés de bagues; c'est un talisman aussi merveilleux que le bracelet d'opales de ce jeune homme, dont le gain d'avant-hier n'a pas été inférieur à cent quatre-vingt mille francs.

— Il n'est point revenu?

— Non, il a été prudent. J'ai entendu dire qu'il était parti pour Paris. D'après sa physionomie et, malgré qu'il se prétendit hongrois, il avait le type hollandais très accusé.

Gilbert Storr n'avait pas perdu un mot de ce dialogue. Quelques instants plus tard, il quittait les salons de jeu et rentrait à Nice d'où un express l'emportait vers Paris.

Aussitôt sorti de la gare de Lyon, il consultait la liste de quelques tripots de marque et, sans prendre un instant de repos hélait un auto-taxi qui le conduisait à Montmartre.

Habile en l'art de se travestir, il avait adopté le costume, le genre, l'allure et l'accent d'un Anglais riche et spleenétique venu à Paris pour s'étourdir et qui n'a réussi qu'à se griser en absorbant des cocktails variés.

On le vit successivement dans tous les établissements de nuit où s'attablent fétards et impénitents noctambules.

Dans l'un de ces établissements où il faisait semblant de s'endormir devant la demi-bouteille de champagne qu'il avait commandée, un groupe de joyeux viveurs attira tout à coup son attention. Ils désiraient se faire dire la bonne aventure et appelaient le gérant, sur l'air des lampions, pour avoir une somnambule ou un devin quelconque.

Storr appela le garçon et l'invita à aller prévenir ces personnes qu'il était à leur disposition pour leur prédire le passé, le présent et l'avenir.

Sa proposition fut accueillie avec enthousiasme. Il se fit présenter les personnes présentes et retint le nom de comte Czatchy porté par un jeune homme, affectant de passer à toute minute sa main dans ses cheveux, afin de laisser admirer à loisir le collier d'opales encerclant son poignet gauche.

A son tour, il se présenta: Sir Arthur Mac Escott, de Bombay. Puis, dans un français correct, qu'originalisait un léger accent, il s'adressa au pseudo comte Czatchy, et lui demanda:

— Vous plait-il que je commence par vous?

Le jeune homme interpellé paraissait gêné par cette question, néanmoins il répondit en souriant:

— Si vous voulez.

Le faux Mac Escott prit le poignet gauche du comte Czatchy, admira le bracelet d'opales et dit:

— Gentleman, vous avez au poignet un porte-veine de toute beauté. Du reste, il y a quatre à cinq jours, vous avez gagné à Monte-Carlo, près de deux cent mille francs, grâce à ce fétiche.

— C'est exact avouait, inquiet et étonné tout à la fois, le propriétaire du bracelet.

Le policier reprit:

— Je vais vous dire, à présent, pourquoi vous portez ce bracelet au poignet gauche; ce n'est point par coquetterie, non; c'est afin de masquer la cicatrice faite par la morsure d'un chien...

— Cet Anglais est fou ou gris, essayait de plaisanter le comte Czatchy dont le visage était d'une pâleur livide.

— Gentleman, vous n'êtes pas correct, aussi me bornerai-je à vous poser une dernière question.

— A vos ordres.

— Vous plairait-il avoir des nouvelles de votre ami Zampech?

— Certainement, bégayait l'homme au bracelet en devisageant son interlocuteur avec des yeux embués de terreur.

— Veuillez donc prendre congé de votre aimable société et prendre la peine de m'accompagner... Je ne saurais vous exprimer la joie qu'il éprouvera en vous retrouvant.

Le cœur étroit par l'angoisse, mais plastronnant quand même, le comte Czatchy serra la main de ses amis en s'excusant de les quitter un instant et descendit l'escalier, suivi par sir Arthur Mac Escott.

Sur un geste de ce dernier, le chasseur fit avancer une voiture et l'adresse chuchotée à l'oreille du cocher, l'auto, à vive allure, descendit la rue des Martyrs. Quelques minutes plus tard, elle stoppait au quai des Orfèvres et le lendemain, Zampech venait retrouver son complice à la tour Pointue.

Le flair de Gilbert Storr ne l'avait point trompé. Le neveu du banquier et le veilleur de nuit étaient bien les auteurs du vol.

Grâce au gain réalisé par Johann Boskoom à Monte-Carlo, le montant de la somme volée put être reconstitué à une légère différence près, et l'oncle avisé télégraphiquement de l'arrestation des voleurs par Gilbert Storr, envoya à ce dernier, la prime promise en un chèque sur la banque des Pays-Bas et généreusement y ajouta dix mille francs pour frais de déplacement.

— Enfin, maintenant, me voilà rentier, se dit le policier. Laissons travailler les autres et prenons un repos bien gagné...

Jo. VALLE.



## EN VENTE PARTOUT

TOUT INÉDIT, 100 PAGES, 300 GRAVURES

SI VOUS VOULEZ VOUS AMUSER, ACHETEZ TOUS

L'ALMANACH de L'ÉPATANT

Prix : 0 fr. 50.

### SOMMAIRE

Les 12 mois, illustrés par ARNAC.  
Les 12 mois, illustrés par BARN.  
Le Naufrage de la Marguerite, par JEANNINA.  
Une Consultation, par PUEL.  
LES MÉMOIRES DE DUCABOT, histoire en 120 tableaux, par GONEL.  
Cris et Métiers de Paris, par GRAND-CARTERET.  
Les Aventures d'un pantalon rouge, histoire en 36 tableaux, par BARN.  
Une chasse au lion, par JEANNINA.

### UNE ANNÉE CHEZ LES APACHES, par M. MARIO

Le chevalier Ramon, par VOLLET.  
Superstition, nouvelle par L. HUBERT.  
Le Parapluie rouge, histoire en 48 tableaux, par FORTON.  
L'Honneur est saut, par PUEL.  
L'Ambition souvent nous perd, par POL PETIT.  
Le Commissariat comique, par J. FABERT.  
L'Arrière à Paris, par MORISS.  
L'Oubli, nouvelle par MAURICE GUYENAN.  
Costumes bretonnes, par JEANNINA.  
Statistiques, Anecdotes, Curiosités, etc., etc.

Envoi franco contre la somme de 0 fr. 50 adressés en timbre-postes à la  
Librairie OFFENSTADT 3, rue de Rocroy, PARIS-X<sup>e</sup>.



L'Arso  
Tout l  
Le Be  
présenta  
de créma  
de ce qu  
temps.

La ver  
deviné qu  
d'une des  
par eux.

Le Be  
grand ma  
En att  
d'où il ne

Ça lui  
Le fau  
plus qu'à  
de la Bar

Il eut  
L'hiver  
des partie  
sans comp

Il brôl  
autour de  
ramassés

Un jou  
cieux d'av  
Le fau

Est-ce  
sible!

L'arge  
autant de  
Ce ne p

Il se re  
— Che

Banque p  
vous para

— De  
— Mai

France. V  
urgent... c  
l'avoir rap

L'Arso  
Quelqu  
Et, pou

se tendre  
— Ou

Le ba  
fermeture.

— Bien  
suivit-il, j  
reconnais

signature.  
Le che

Le ban

« Je so  
mes facult

présentes  
ny contre

puisse en

« Instru

maînes et  
traire mon

erreurs qu

« A ces

fortune ac  
native de

espèces à  
toute récla





GRAND ROMAN DRAMATIQUE, par ALBERT PAJOL.

## VII

L'AGENCE LAMBREQUIN

L'Arsoille nageait dans l'opulence.

Tout lui réussissait à souhait.

Le Beau Môme, que nous avons vu assez agressif, quand il se présenta à l'hôtel de l'avenue des Champs-Élysées, le soir de la fête de crémillère, semblait s'être fait plus conciliant et se contenter de ce que son complice voulait bien lui remettre de temps en temps.

La vérité est, qu'il avait longuement réfléchi. Il croyait bien avoir deviné que le nom et la fortune usurpés par l'Arsoille étaient ceux d'une des victimes ayant succombé dans la catastrophe provoquée par eux, mais de cela il n'avait aucune preuve à fournir.

Le Beau Môme patientait donc jusqu'au jour où le hasard, ce grand maître des événements, lui fournirait cette preuve.

En attendant, il se présentait périodiquement à la grille de l'hôtel d'où il ne repartait que lesté de pas mal de louis.

Ça lui suffisait pour le moment.

Le faux Richardson, un peu rassuré de ce côté-là, ne pensait donc plus qu'à jouir tranquillement des millions qu'il puisait dans la caisse de la Banque franco-américaine.

Il eut une écurie de pur-sang et fit courir.

L'hiver le vit à Monte-Carlo où, menant un train d'enfer, il jouait des parties endiablées et laissait, sur le tapis vert, l'or et les billets sans compter.

Il brûlait la vie, ne négligeant aucune occasion de jeter à poignées autour de lui ces louis qui ne lui appartenaient pas et qu'il avait ramassés dans le sang.

Un jour, il reçut de Ledru-Ballet, le banquier, un avis très révérencieux d'avoir à passer à son cabinet.

Le faux Richardson ne put se défendre d'un frisson.

Est-ce qu'il serait à bout de crédit? Déjà? Ce n'était pas possible!

L'argent roulait sous lui, c'est vrai, mais de là à avoir englouti autant de millions qu'il en pouvait avoir...

Ce ne pouvait être cela.

Il se rendit à la convocation.

— Cher monsieur, je vous ai prié de vouloir bien passer à la Banque pour un détail que nous avons oublié, vous et moi, ou que vous paraissiez avoir oublié comme moi.

— De quoi s'agit-il?

— Mais du pli fermé que nous devons ouvrir à votre retour en France. Vous devez savoir ce que c'est et juger vous-même si c'était urgent... car, en ce cas, je ne me pardonnerais pas de ne pas vous l'avoir rappelé plus tôt.

L'Arsoille eut la sensation de recevoir un coup de massue.

Quelque chose lui disait que ce pli était une menace.

Et, pourtant, il était anxieux de savoir quel piège imprévu pouvait se tendre sous ses pas.

— Ouvrons-le, fit-il simplement.

Le banquier fit sauter le large cachet de cire qui en protégeait la fermeture.

— Bien que vous en connaissiez indubitablement le contenu, poursuivit-il, je vais en faire lecture à haute voix pour que vous en reconnaissiez les termes écrits par vous, car je vois au bas votre signature.

Le chenapan, intrigué, consentit d'un signe de tête.

Le banquier lut:

« Je soussigné, sain de corps et d'esprit, en possession de toutes mes facultés, agissant en toute conscience de mes actes, déclare mes présentes volontés à qui en incombera l'exécution avec charge de n'y contrevenir en quelque occurrence que ce soit, et sans que je puisse en faire révocation.

« Instruit par l'expérience contre l'instabilité des fortunes humaines et redoutant les revirements de la destinée, je désire y soustraire mon enfant et le protéger, au besoin, contre moi-même et les erreurs que je pourrais être amené à commettre plus tard.

« A ces fins, lui fais d'ores et déjà et de mon vivant, sur ma fortune acquise ou celle à acquérir, une dotation personnelle et nominative de cent millions de dollars, somme qui lui sera versée en espèces à sa majorité par le dépositaire de mes biens, nonobstant toute réclamation de tiers ou de moi-même.

« Si le malheur voulait que la décès en survienne avant l'heure de sa majorité et, dans ce cas-là, uniquement, la dite dotation serait considérée comme nulle par ledit dépositaire sur la production de

l'acte de décès et le montant en serait réuni à mon propre capital.

« Fait à New-York, en double exemplaire, dont un déposé en cette ville dans les mains de sir Commerson, esquire, et l'autre, entre celles du directeur de la Banque franco-américaine.

« Signé : RICHARDSON »

Ainsi Richardson avait un enfant.

Où était cet enfant?

Quel était-il? un garçon? une fille? L'acte qui venait d'être lu ne contenait à cet égard que ces mots « mon enfant » trop vagues et sans sexe.

— Cet enfant, c'est une fille? demanda Ledru-Ballet.

La terre semblait s'ouvrir dans l'infâme gredin à cette question si simple à laquelle il ne pouvait pas répondre.

Et, pourtant, il le fallait sous peine de se perdre.

Il inclina machinalement la tête.

— Donc, conclut le banquier, en vertu de cet acte, sur la somme que je vous ai annoncée, lors de votre première visite comme figurant à votre crédit, il y a lieu de déduire celle de 500,000,000 de francs que j'en distrais dès à présent et mets en réserve jusqu'à la majorité de votre chère enfant. Telle était bien votre volonté, quand vous avez rédigé ce papier?

Que pouvait-il répondre?

Il acquiesça.

— Vous avez agi là, approuva le banquier, en homme qui connaît la vie et en père prévoyant. Permettez-moi de vous en féliciter.

Il y avait bien de quoi le féliciter! pensait l'Arsoille. Qu'avait-il besoin, ce Richardson, de dresser un tel acte sans lequel tout marchait si bien pour lui?

Car, enfin, bien qu'il lui restât un assez joli denier, cet enfant pouvait apparaître un jour ou l'autre et constituer le plus grand des dangers.

Son intervention ferait tout découvrir.

Il fallait y parer d'avance.

Il fallait qu'il en montrât un, ou du moins une, puisque, dans son incertitude, il avait laissé croire au banquier que c'était une fille.

Quand le véritable enfant de sir Richardson essaierait de se faire reconnaître, il trouverait la place prise et, comme il serait bien extraordinaire qu'il eût sur lui son acte de naissance, il passerait pour vouloir usurper par intérêt une filiation qui ne serait pas la sienne de toute évidence, puisque le faux Richardson aurait une autre enfant ou l'acte de décès de cette enfant à montrer.

Plutôt et surtout l'acte de décès!

Car si cette fille venait à mourir, cela arrangerait tout et les cent millions de dollars lui reviendraient.

L'abominable coquin s'en tirerait encore à son avantage et ça ne lui coûterait qu'un crime de plus!

Il n'était pas homme à y regarder de si près.

— C'est bien cela, dit-il au banquier, d'un ton dégagé. Vous n'avez qu'à agir en conformité.

Il y a à Paris des agences louches qui, moyennant finances, se chargent de toutes espèces d'opérations comme des besognes les plus abjectes, s'occupant aussi bien de retrouver des disparus que de les faire disparaître au besoin et de protéger censément les personnes comme aussi bien de s'acharner après elles. Celui qui paie en obtient ce qu'il veut.

Affiliées tout aussi bien avec des gens de police qu'avec les escarpes de la pire espèce, ces maisons innommables sont également dangereuses pour les coquins et pour les honnêtes gens.

C'est dans une de ces agences, l'agence Lambrequin, que se rendit en toute hâte le faux Richardson en sortant de la Banque franco-américaine.

Sans y avoir jamais eu affaire, il la connaissait; c'était de son monde, du moins, de son ancien monde.

Il demanda le directeur et s'enferma avec lui dans le petit bureau capitonné, à l'abri de toute oreille indiscrete, où il fut reçu aussitôt.

— Monsieur Lambrequin en personne, dit le directeur, un petit vieux à face de rodin, en se présentant. Et vous?

— Sir Richardson, de New-York.

— En êtes-vous bien sûr? répliqua doucement le petit vieux en regardant par-dessus ses lunettes, les yeux dans les yeux, le faux Américain.

L'Arsoille ne sourcilla pas.

La question était bizarre, mais il savait où il était.

— Vous voulez rire, répondit le faux Richardson.



— Je plaisante, en effet, fit Lambrequin, d'un ton qui manquait pourtant de sincérité. Et qu'y a-t-il pour votre service? ajouta-t-il en assujettissant ses lunettes.

— Voilà! commença l'Arsouille. Je suis très riche et n'ai ni femme ni enfant.

— Je sais, fit l'autre.

Puis, se reprenant :

— Ici nous savons tout.

— Je voudrais que ma fortune profitât à quelqu'un. Si vous pouviez me trouver une fillette, orpheline, de préférence, dans la misère, que je pourrais adopter...

— Oui, interrompit Lambrequin, vous avez besoin, — et il appuya sur le mot besoin, — d'avoir une enfant, une fille...

— Oh! besoin...

— Ne jouons pas sur les mots ni sur les faits. Ça vous coûtera 20,000 francs.

— Comment, objecta hypocritement l'Arsouille, si cher que ça pour faire le bonheur d'une enfant?

— Ces opérations-là, continua imperturbablement l'agent, nous font courir trop de risques...

— C'est que je voudrais que la chose fût faite de façon à ce que l'enfant puisse passer, sans conteste, pour ma fille réelle.

— Oui, oui, tout sera fait pour ça. On indemniser les parents et on leur fera signer ce qu'il faut pour qu'il n'y ait plus à y revenir.

— Voici 10,000 francs d'acompte, dit l'Arsouille, en un chèque sur la Banque franco-américaine; le solde contre la remise de l'enfant chez moi. Voici mon adresse.

— Nous l'avions déjà, certifia Lambrequin, sans doute dans le désir de faire voir qu'il était bien informé.

Nos lecteurs ont déjà compris que le résultat de cet odieux marché fut l'enlèvement de la petite Germaine que nous avons raconté dans le précédent chapitre.

Lambrequin, le peu scrupuleux directeur d'agence de recherches et d'informations secrètes, était propriétaire de plusieurs maisons, à Paris, habitations ouvrières dont il tirait un assez beau revenu.

Dans l'une d'elles habitaient le père Crèveœur, le vieux marchand d'oranges et sa petite-fille Germaine, la bouquetière.

Le père Crèveœur qui adorait l'enfant, dont le père et la mère étaient depuis longtemps morts à la tâche, avait un gros vice: il buvait plus que de raison.

Le peu d'argent que son petit commerce et celui de Germaine apportaient dans son misérable intérieur ne tardait pas à être dépensé chez le marchand de vins du coin de la rue, en libations aussi fréquentes que prolongées.

Aussi, devait-il jusqu'à cinq termes de son loyer, pourtant minime, au peu débonnaire Lambrequin.

C'est Germaine que celui-ci eut tout de suite en vue, pour en faire la fille du faux Richardson.

Le lendemain donc de la visite de ce dernier, il se présenta au logis de Crèveœur.

Le vieux était seul.

Affalé sur l'unique chaise qu'il possédait, il y cuvait son incorrigible ivresse.

— Eh bien! fit le propriétaire, après avoir refermé soigneusement la porte branlante du triste logis, nous sommes encore pris de boisson? Ivrogne que vous êtes, ne feriez-vous pas mieux de me payer ce que vous me devez? Je suis las d'être bon. Je vais vous jeter à la rue comme vous le méritez, vous et votre fille, cette pauvre petite Germaine que vous rendez malheureuse. Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle soit morte?

— Germaine? bredouilla le vieux marchand d'oranges, je l'aime bien, ma petite Germaine; je ne veux pas qu'elle soit malheureuse.

— Elle l'est, elle le sera toujours avec vous. Aussi, comme j'en ai pitié, je viens vous proposer quelque chose pour elle, quelque chose que vous accepterez avec joie, si vous l'aimez réellement.

— Mais oui, je l'aime, répéta Crèveœur, avec attendrissement, je l'aime, ma petite Germaine.

— Eh bien! il ne suffit pas de le répéter, il faut le prouver en consentant à ce que je veux faire pour elle. Je connais un monsieur riche, très riche, qui n'a pas d'enfant et qui voudrait en adopter un. Je lui ferai adopter votre petite fille.

— Adopter? mais, c'est me l'enlever, ça!

Ne dites pas non. C'est le bonheur pour elle, c'est la santé, l'avenir! Toute une vie de félicité et de richesse! Ici, c'est la misère, la souffrance et peut-être bientôt la mort par privations...

— Germaine! ma petite Germaine! mais je l'aime bien, moi, ne savais-je que répéter Crèveœur.

Là-bas aussi on l'aimera bien et ne serez-vous pas content, si vous êtes un brave homme, de la savoir pour jamais à l'abri du besoin? Allons! vous comprenez ça, n'est-ce pas? Donc, c'est dit. En revanche, comme vous êtes un bon diable au fond, non seulement je vous fais remise de ce que vous me devez, non seulement, je vous laisserai ici dans ce logement, mais on vous fera encore cadeau d'un beau billet de cinq cents francs. Hein! vous pourrez en boire des verres et des verres avec autant d'argent que ça!

— Germaine! ma petite Germaine! recommençait le vieux.

— Mais, c'est bon, elle n'est pas perdue pour ça.

Et Lambrequin prenait ostensiblement dans son portefeuille un billet de banque qu'il étalait sur la table.

Puis, posant à côté un papier sur lequel quelques lignes étaient écrites d'avance :

— Prenez l'argent, signez ça; c'est pour son bonheur.

— Qu'est-ce que c'est? fit le vieux en désignant le papier.

— Votre consentement, donc; nous ne voulons pas vous la prendre de force. Allons! signez, il le faut!

Le ton d'autorité avec lequel Lambrequin prononça ces derniers mots en présentant un stylographe à Crèveœur, fit que celui-ci intimidé, signa.

Le directeur d'agence replaça l'écrit dans son portefeuille en ajoutant toujours sur le même ton :

— Inutile de raconter à d'autres ce qui vient de se passer. Si l'on vous interroge, vous direz que vous avez envoyé la fillette à la campagne, chez des parents éloignés, pour lui refaire la santé. Adieu.

Il sortit et attira la porte sur lui.

Un homme, un sous-ordre, un agent à tout faire se tenait là.

— Ouvrez l'œil, File-en-douce, et ouvrez surtout l'oreille. Si le vieux se reprend, s'il se rebiffe après réflexion, enfin s'il devient compromettant, oust! en villégiature...

Le soir même, on enlevait la petite Germaine.

Quand Lambrequin l'eut quitté, Crèveœur resta un bon moment comme abasourdi de ce qu'il venait d'entendre.

Il eut quelque peine à avoir conscience de ce à quoi il venait de consentir.



Il souleva une trappe et dans le trou noir qu'il découvrit poussa rapidement le bonhomme.

Puis, il entrevit tout à coup la réalité.

Il comprit nettement qu'on lui enlevait l'enfant et qu'il ne la verrait plus.

Il se leva d'un bond.

— Je ne veux pas! je ne veux pas! s'écria-t-il; Germaine! Germaine! laissez-moi Germaine!

Il avait ouvert sa porte et, tout en criant, se disposait à se lancer sur les traces de celui qui venait de lui faire signer un pareil marché.

L'homme du palier lui barra le chemin et, tout en parlant avec une aménité affectée, le repoussa dans sa chambre.

— Qu'avez-vous à crier si fort, papa Crèveœur?

— Germaine! Qu'on me rende Germaine! pleurait le pauvre vieux.

— C'est votre petite-fille que vous réclamez? Eh bien! moi, je me charge de vous la rendre.

— Vous?

— Oui, je sais où elle est. Venez avec moi.

Et, il l'entraîna.

Ils marchèrent ainsi longtemps, Crèveœur larmoyant et suppliant, File-en-douce lui assurant que la petite marchande de fleurs allait lui être rendue.

Plusieurs fois, en cours de route, le sous-ordre de Lambrequin fit boire le malheureux marchand d'oranges, sous prétexte de lui donner du cœur et des jambes.

Si bien que le pauvre vieux commençait à perdre son aplomb et sa raison, quand ils s'arrêtèrent enfin devant une maison en démolition.

Crèveœur n'avait plus sa tête à lui.

— Germaine! Germaine!

Et il répétait ce nom sans discontinuer.

— Elle est là, dit File-en-douce.

Et, entraînant brusquement l'ivrogne inconscient au milieu des démolitions, il souleva une trappe et, dans le trou noir qu'elle découvrit, poussa rapidement le vieux bonhomme qui disparut en jetant pour dernier cri le nom de sa petite-fille.

Sur la trappe refermée, File-en-douce entassa les décombres.

C'est ce que Lambrequin appelait : en villégiature!

C'est de là que notre brave petit Robert put retirer à temps, par un hasard miraculeux, le grand-père de sa jeune amie.

— Venez, venez, dit-il à Crèveœur, et, foi de Robert, je vous jure que moi, je vous rendrai votre petite-fille.

(A suivre.)

A. PAJOL.



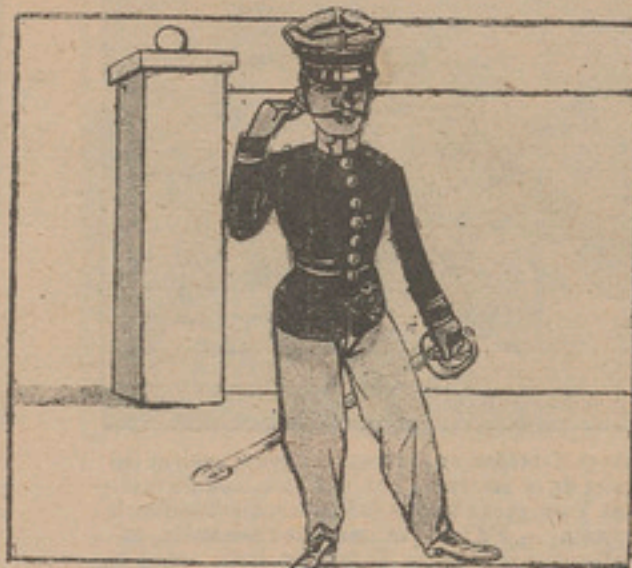
# L'HOMME DE BRONZE



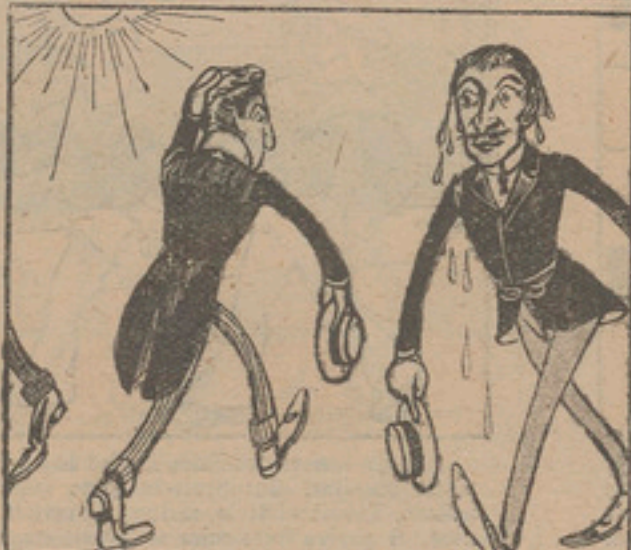
M. Grazallard, ancien charcutier retiré, avait une charmante fille nommée Hortense, courtisée par tous les jeunes gens de la ville, il y en avait parmi eux de très riches qui auraient très bien convenu à M. Grazallard.



Notamment le jeune Victor Pitosse, fils d'un des plus riches bourgeois de la ville, mais il était blond et ne plaisait pas à Hortense, qui ne voulait épouser qu'un brun à la peau bronzée et même bronzée.



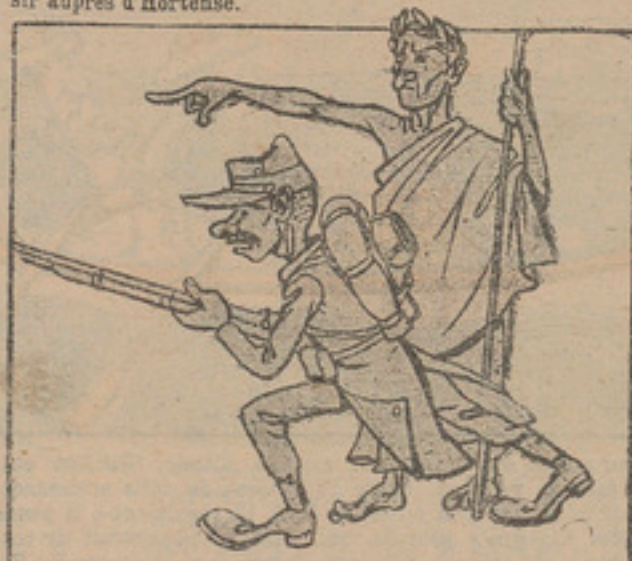
Ce qui était le cas de Pierre Louvain, jeune officier revenant d'Afrique et qui était en congé dans sa famille, lequel, apprenant cela, se crut bien sur le point de réussir auprès d'Hortense.



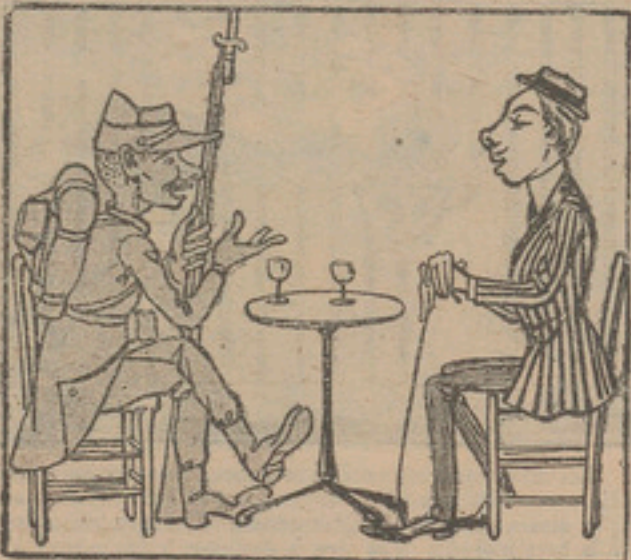
Néanmoins les autres ne perdirent pas courage, et, dès le lendemain, on les vit tous se promener au moment le plus chaud de la journée nu-tête en plein soleil, espérant se bronzer à ses rayons.



Pitosse, qui adorait Hortense, désespérait d'arriver un résultat suffisant pour lui plaire, alla demander conseil à un ami qu'il trouva à la terrasse d'un café, il s'assit à côté de lui pour causer.



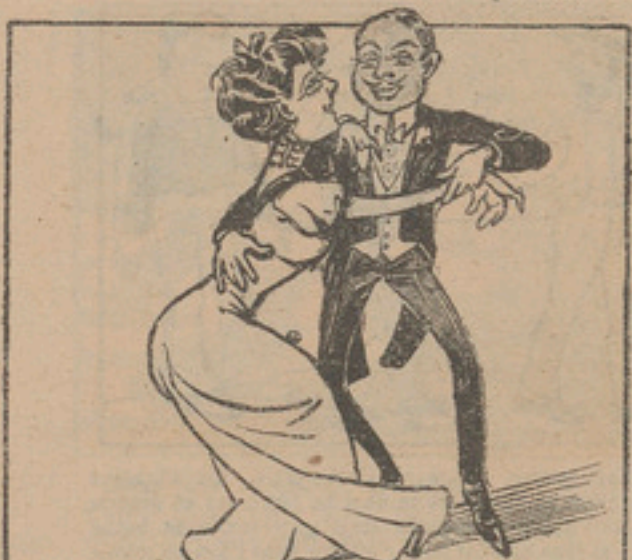
Ils étaient là depuis quelques instants et déjà plusieurs chanteurs étaient venus les distraire de leurs chansons, lorsque Pitosse vit apparaître deux hommes simulants des statues de bronze. Pitosse eut de suite une inspiration.



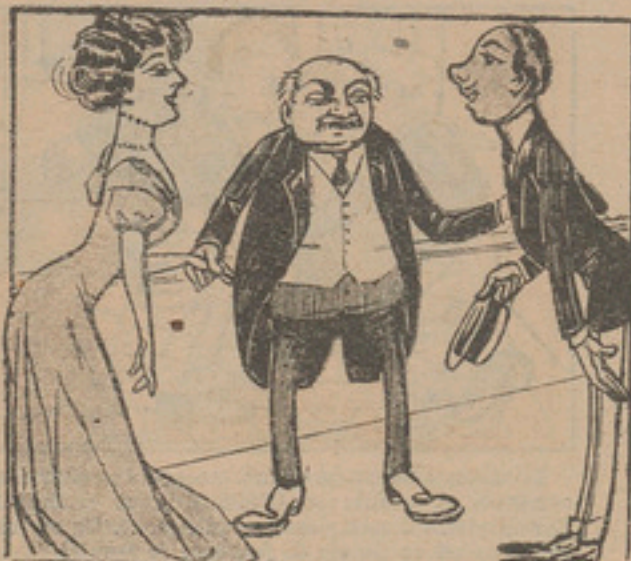
Il offrit une consommation à l'un de ces hommes et, engageant la conversation, il se fit donner des renseignements sur la façon de se faire bronzer; les ayant obtenus, il rentra se coucher.



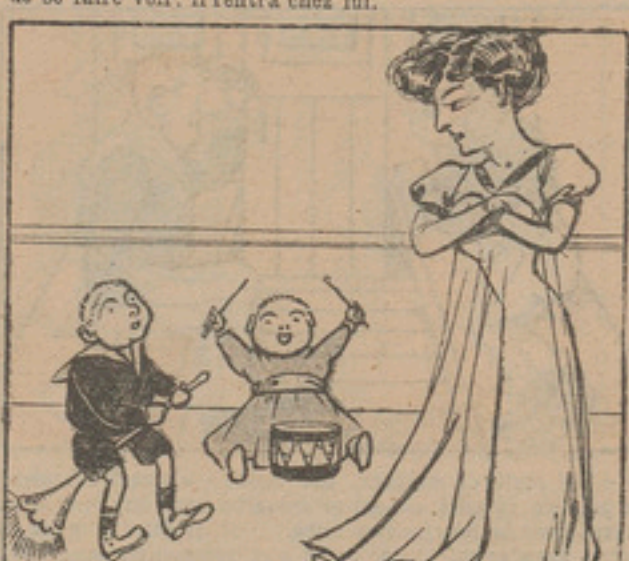
Le lendemain, il alla chez le bronzeur et lui expliqua ce qu'il désirait; peu après, il sortait ayant absolument l'apparence d'une statue de bronze, puis le soir, évitant de se faire voir, il rentra chez lui.



Le lendemain était la fête du pays. M. Grazallard conduisit Hortense au bal. Pitosse la fit danser et lui fit part de son désir de l'épouser, il fut convenu que Pitosse la demanderait à son père.



Le lendemain, Pitosse, en grande toilette, redingote faite chez un des premiers tailleurs de Paris, fit sa demande, qui, appuyée par Hortense, fut de suite favorablement accueillie par M. Grazallard.



Le mariage eut lieu, il furent heureux et eurent beaucoup d'enfants qui tous étaient blonds, ce qui surprit bien du monde, et surtout Hortense qui ne s'aperçut jamais de la supercherie de Pitosse.



Pitosse s'amusait bien en lisant le compte rendu d'une séance de l'Académie de médecine où de savants docteurs donnaient une explication scientifique de ce qu'ils croyaient être un phénomène extraordinaire qui ne s'était jamais vu.

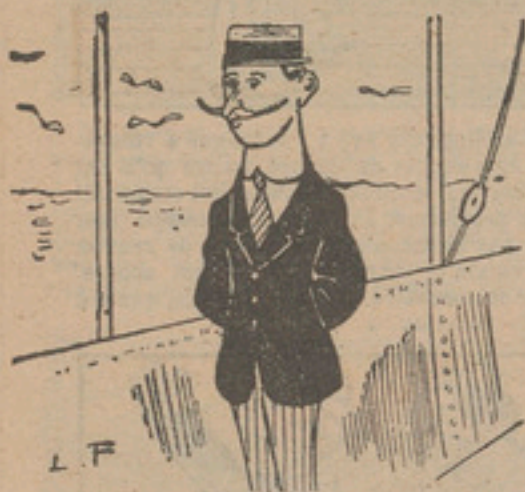






## L'Incombustible.

Sur le rouf du paquebot qui file rapide à travers l'Atlantique, trois voyageurs devisent à leur ordinaire pour tuer les nombreuses heures inoccupées de la traversée.



D'origine et d'idées différentes, ils se différencient également d'aspect. Un point commun les rapproche cependant : la profession. Tous trois sont voyageurs de commerce.

Avant d'écouter leurs propos, faisons les présentations, comme il convient entre gens qui savent vivre. Le visage glabre, les pieds à la hauteur de l'œil, un gros cigare trouant le bleu du ciel, Jonatthan Crackfort, citoyen de la libre Amérique, représente sur le continent l'« Iron and steel Company limited. »

Le verbe haut, le geste exubérant, le menton orné d'une superbe barbe noire, le torse moulé dans un gilet de couleur voyante aux entournures duquel il enfonce volontiers ses pouces, Marius Aioli, natif de Marseille, voyage pour une maison d'huile d'olive de Salon. C'est, entre lui et le précédent, une lutte homérique de tous les instants, où la blague à froid de l'Anglo-Saxon a souvent raison de la faconde du méridional.

« Moi qui suis dans les huiles!... Moi qui suis un homme de Salon! » sont ses deux interjections préférées. Il rit lui-même en les lançant, sans attendre l'effet produit sur ses auditeurs.



Parisien de Paris, cigarette aux lèvres sous une soyeuse moustache blonde, très correct avec une légère pointe d'affectation qui dénoterait le calicot, Armand Gaudissart place dans l'univers entier des trompes pour automobiles. L'incorrigible Marseillais se flatte de leur préférer sa vieille trompe d'Eustache (geste éloquent pour indiquer l'oreille), la seule qui ne le trompe jamais!

Presque toujours, entre ces trois

professionnels de l'exagération commerciale, la conversation dégénère rapidement en assaut de vantardises. Cette fois, c'est Marius Aioli qui entame la lutte, sans se mettre en grands frais d'invention.

— Dans ma maison, à Marseille, figurez-vous, mon bon, il y a une telle correspondance, nous faisons tellement d'affaires, qu'on cherche à réaliser des économies sur le courrier! Alors j'ai eu une idée épatainte. J'ai conseillé de supprimer tous les points sur les i. Et savez-vous combien de litres d'encre on a consommé de moins dans une année?

— Le demi-quart d'un! interjette Gaudissart en lançant une bouffée dédaigneuse.

— Bagasse! C'est d'enfant votre réponse, mon bon. Cent litres que vous devriez dire; cent, vous m'entendez bien!

Alors Jonatthan, lâchant pour un moment son cigare :

— Mon cher, le dernière foà, vous avoir dit mille! Votre maison il dégringole.

— Eh non! C'était par modestie, pour ne pas vous humilier, répond Marius en haussant les épaules.

A son tour, le Parisien entre en lice quelques instants après. Mais



lui, il s'en prend directement à la marchandise qu'il débite. Après avoir annoncé le chiffre fabuleux de trompes et de sirènes vendues par sa maison, il ajoute :

— Figurez-vous que, pour les essais, nous avons dû renoncer à les faire dans les ateliers.

— Et pourquoi donc?

— Nos trompes sont tellement puissantes qu'à chaque fois toutes les vitres volaient en éclats. Maintenant nous opérons en plein air, dans un terrain vague. Encore avons-nous pris la précaution de faire écarter les ouvriers de deux mètres. Au début, un imprudent, s'étant mis trop près, a été aplati à terre par la force du souffle. N'est-ce pas merveilleux?

— Je connais plus fort. Yes! beaucoup plus fort, en Amérique! affirme Jonathan.

— Naturellement, grogne le Marseillais maussade.

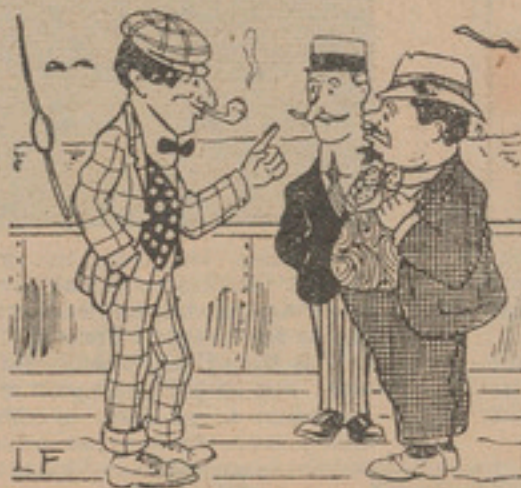
— Eh bien, dites, maître Crackfort.

— Mon frère, il avait une fabrique de coffres-forts incombustibles, yes, very incombustibles. Un jour, pour bien prouver que les prospectus et les réclames, ils étaient pas du bluff, il convoqua le municipalité de Chicago à une petite expérience. Dans une grande champ, il place une coffre-fort, et dedans le coffre-fort, il enferme son beau-frère. Il entoure ensuite avec deux tonnes de bois d'Amérique qu'il arrosait avec une baril

de bon pétrole américain. Puis il met le feu.

— Oh!

— Perfectly well! Au bout d'une quart d'heure, quand tout il avait fini de brûler, il ouvre le coffre-fort.



Et qu'est-ce que vous croyez qu'il est arrivé?

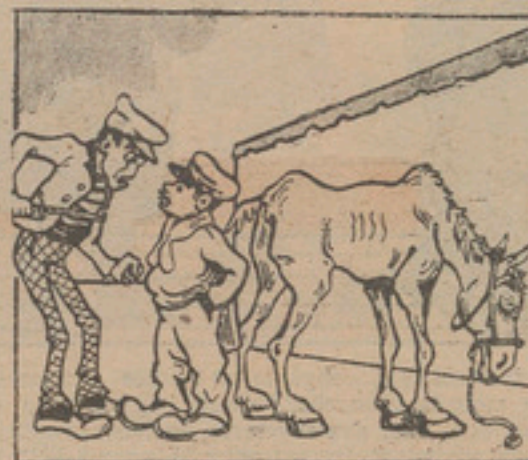
— Parbleu! il a trouvé son beau-frère étouffé.

— No. Pas du tout. Cet gentleman il était en excellente santé. Il plaignait seulement lui que le froid du acier, il avait gelé ses pieds!

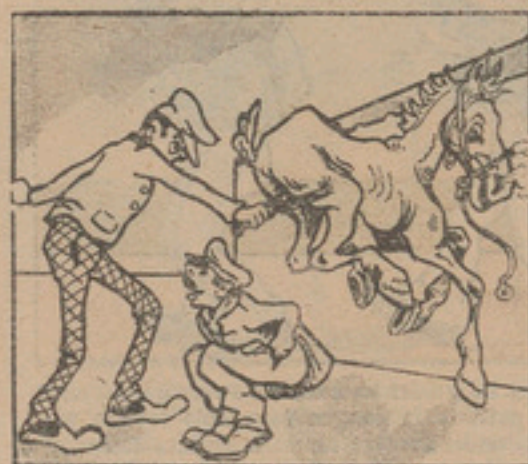
Abasourdi, Marius Aioli jugea, cette fois, inutile d'essayer de répliquer.

G. DE RAULIN.

## UN GESTE MAL CALCULÉ



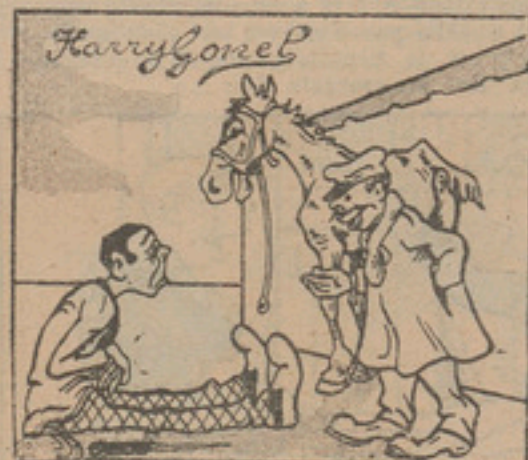
« De quoi, sale maquignon! deux cents balles ed'ta rossinante, tu m'as pas z'argardé! — All'vaut ça, la jument, aussi vrai qu't'es grand, qu't'es fort et qu't'es bête. — Répète pour voir, et j'te saigne! — Oui, t'es bête... »



« Tiens, microbe, chepe-moi voir c'coup d'lingue. — Raté, mon fiston, tu t'as pas l'vé assez d'bonne heure... »



« ... mais y m'semble qu'a t'rate pas, ma rossinante, preuve qu'all'est pas si claquée qu'tu voulais bien l'dire... »



« ... et j'crois qu'avec le billet de parterre que tu viens de t'offrir, t'es t'aux premières loges pour t'es rendre compte par toi-même! »

## Dans le prochain numéro

NOUS COMMENCERONS  
LA  
PUBLICATION  
d'une histoire  
abracadabrante

&  
désopilante :

LES  
Mémoires secrets  
DU  
Décapité parlant

SENSATIONNEL!!!

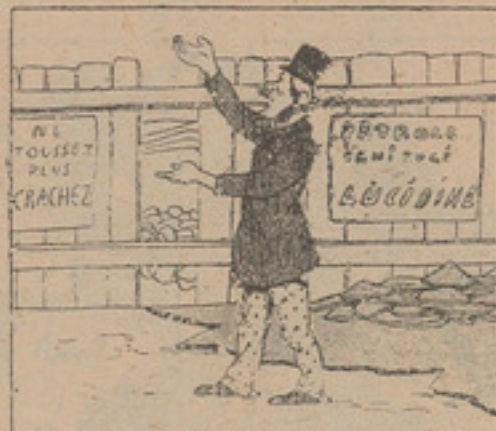




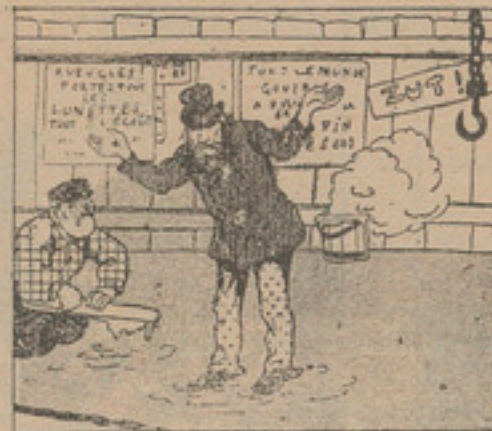
## LE POÈTE, LE GOUDRON ET LA GRUE



Alexandrin Hemistiche fait plus que de taquiner la muse, il est plongé jusqu'au cou dans l'art d'assembler des rimes, ce qui ne lui rapporte guère que des repas sans viande, sans vin ni légumes, des redingotes trop courtes et des pantalons trop longs.



Mais Alexandrin, telles poésies, se nourrit de vers et semble narguer son ventre vide qu'il promène au soleil en exhalant des tirades de son crû.  
la mer mugit la nuit, l'enfant mange du miel.  
Tandis que son ballot s'envole vers le ciel,  
il le suit du regard de peur qu'il ne se perde.  
« Zut !... une rime... il me faut une rime »



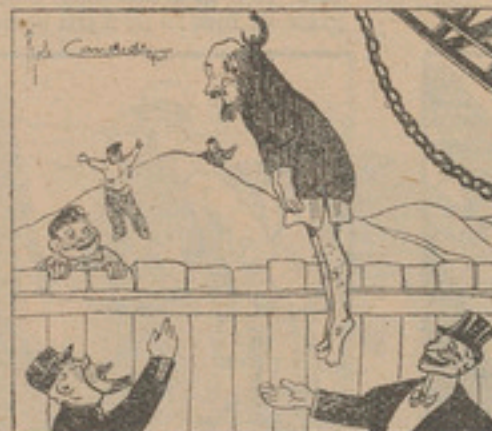
Alexandrin, pour chercher plus à l'aise, s'arrête un moment sans remarquer qu'il stationne sur une partie du trottoir goudronné fraîchement. « Pas de chance !... ces vers-là sont magnifiques !... cette sata-née rime à « perdre » est très difficile à trouver ».



Plongé dans ses méditations, il ne voit rien, n'entend rien. Ah ! on peut lui enlever son portefeuille sans qu'il s'en aperçoive. Une grue placée sur le bord de la chaussée vint par malheur en tournant accrocher de son greppin la redingote d'Alexandrin..



... Qui, dérangé dans ses réflexions poétiques, se sentit doucement enlever de terre. Mais, hélas ! ses chaussures et son pantalon trop longs ont adhéré au goudron sur lequel ils s'étaient posés et y restent collés.



Tandis qu'Alexandrin s'élève peu majestueux au-dessus des raseaux, des terrassiers et des yeux féroces d'un gardien de la paix qui le conduit au poste dès son retour à terre.

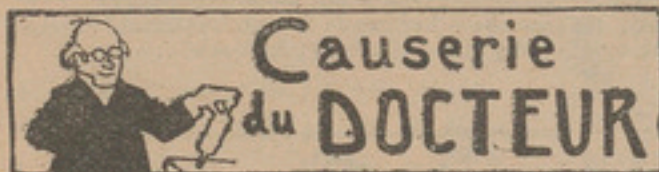
CHOSSES ET AUTRES  
EN AMÉRIQUE

On déplore parfois l'ignorance dont font preuve certains conscrits français arrivant au régiment. Consolons-nous ! Les choses ne vont pas mieux en Amérique. Jugez plutôt.

Le colonel C.-V. Larned, de l'Académie militaire de West-Point, aux Etats-Unis, se déclare tout à fait mécontent des résultats obtenus par l'instruction donnée dans les écoles primaires publiques et les collèges des Etats-Unis. Et vraiment il y a bien de quoi ! Sur 351 candidats il a fallu en rejeter 265. Ces candidats sont censés avoir fait quelques études et cependant on a pu collectionner des réponses comme celles-ci : « La Révolution française a eu pour cause la jalousie ; — l'Italie, la Terre sainte et Jérusalem, sont des possessions de la Rome moderne ; — la Seine est une rivière du nord de la Russie ; — le Gange est un fleuve de l'Amérique du Sud ; — le Congo est en Chine ; — Cuba se trouve à l'ouest des Philippines ; — Alexandre le Grand était un sujet anglais, etc.

Le colonel se demande si de tels résultats sont en rapport avec la dépense annuelle de près de deux milliards consacrée par an par les Etats-Unis pour les 16,595,503 garçons et filles fréquentant les écoles publiques. Et il n'a pas tort !

E. M.

Causerie  
du DOCTEUR

## Les bleus et les bosses.

Le meilleur et le plus simple traitement pour ces bobos dus à la rupture de quelques petits vaisseaux et à l'épanchement d'un peu de sang sous et dans la peau consiste à faire tout bonnement une onction avec le bout du doigt trempé dans un peu d'huile comestible ; inutile de frotter ni de masser ; ce serait plutôt nuisible.

Plus tôt l'huile est appliquée, plus on a de chances de calmer rapidement la douleur et d'empêcher le développement des teintes multicolores du bleu.

D<sup>r</sup> E. M.NEURASTHÉNIQUES  
ANÉMIQUES  
ENFANTS DÉBILES  
PrenezGLYCOPHOSPHONE  
ALBERTINI

10 fois plus actif que l'Huile de Foie de Morue.  
Goût agréable. — Guérison certaine  
Adopté par les Hôpitaux de Paris

Prix du Flac n° 3 : 3 francs, franco : 3 fr. 60

Md. commandes : Institut Scientifique, 3, rue de Rocroy, Paris.

## CONSEILS PRATIQUES

## CORRICIDE PAS CHER ET EFFICACE

Voici une bonne recette inoffensive qui a donné de bons résultats et qui ne coûte que quelques sous :

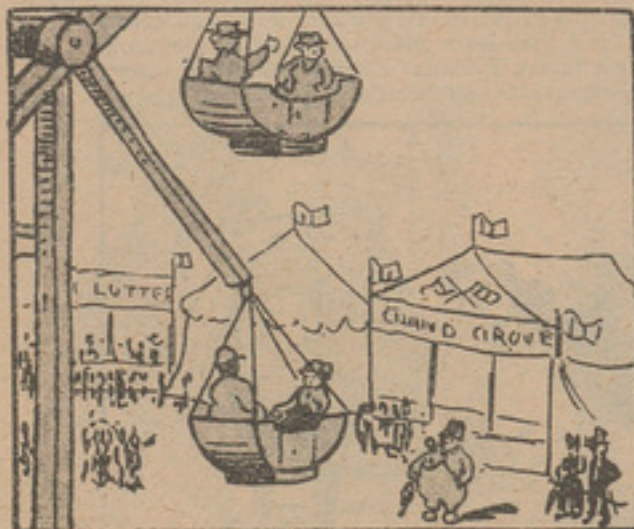
Acide salicylique... 10 grammes.

Acide lactique... 10 —

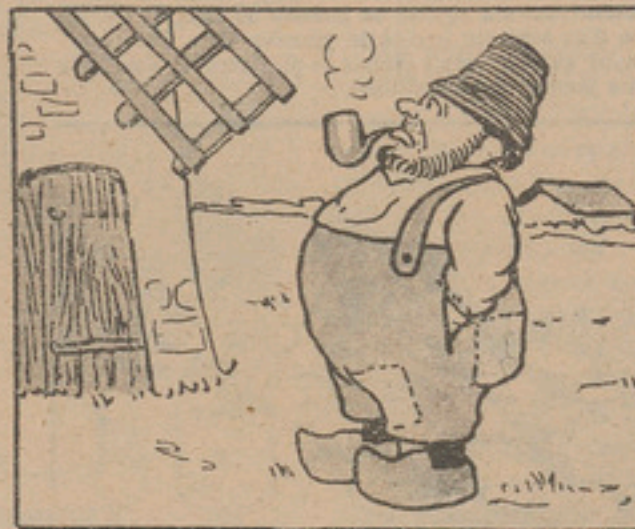
Collodion élastique... 20 —

Badigeonnez le cor pendant 5 soirs de suite après avoir pris un bain de pieds. Laissez bien sécher chaque fois. Après ce laps de temps prenez un nouveau bain de pieds et enlevez avec l'ongle la peau qui se détache. Continuez l'opération jusqu'à complète guérison.

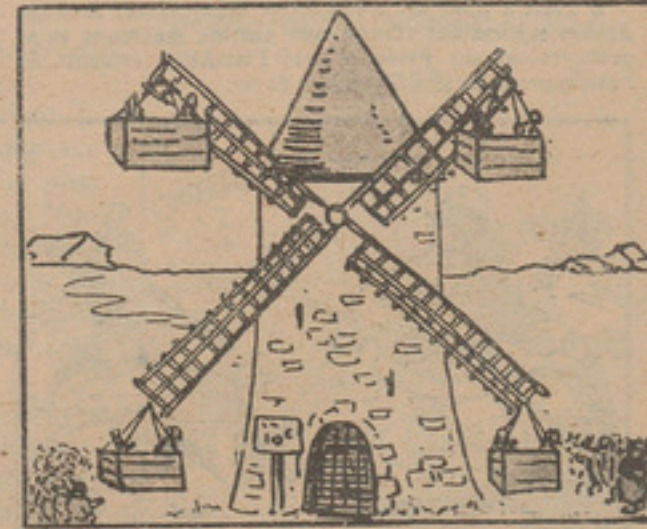
## L'INGÉNIEUR MEUNIER



Quand Isidore Livarot, le meunier, vint visiter Paris, il se rendit à la foire aux pains d'épice, et les nombreuses attractions attirèrent particulièrement son attention.



De retour dans son pays, Isidore Livarot se rappela ce qu'il avait vu et, en regardant son moulin, il eut une idée qu'il résolut de mettre à exécution.



Et voilà comment, à peu de frais, Livarot transforma son moulin, en attraction de premier ordre, tout en continuant à moudre son blé. Comme il n'y a pas d'autres distractions dans le pays, l'agréable meunier, qui a su combiner l'agréable avec l'utile, fait des affaires d'or.



## FRIDOLIN LA FORTE TÊTE, OU LES EXPLOITS D'UN ÉVADÉ (Histoire émouvante et véridique) (Suite).

Fridolin, condamné à deux ans d'emprisonnement dans le pénitencier d'Aïn-el-Hodjar, en Afrique, s'en est évadé en étranglant à demi le sergent Durix et en sautant sur le cheval du chef du pénitencier, le capitaine Ponton. Il s'est enfoncé à grand galop vers le sud-ouest. Mais voici 24 heures que l'homme et la bête errent dans le désert et la soif les tourmente, lorsqu'ils se trouvent devant la tente d'un nomade arabe.



A la vue de la tente, le premier mouvement de Fridolin fut de sauter sur son cheval et de s'enfuir. Mais exténué, la pauvre bête trebuchait sous le poids de son cavalier... elle n'en pouvait plus.



« Allons, relève-toi, mon pauvre vieux, dit tristement Fridolin en aidant sa monture à se mettre sur pattes. — T'es comme moi, t'en peux plus !... Nous n'avons plus qu'à aller voir si ces arabes veulent nous donner un bout de pain. Il y en a des bons comme des mauvais... A la grâce de Dieu ! » Et il alla heurter la tente du nomade.



Au bruit de ses pas un Arabe, un grand diable osseux, maigre comme un clou, était sorti avec précipitation. Par signes et avec quelques expressions arabes qu'il connaissait, Fridolin essaya de faire comprendre qu'il venait en ami.



Tout de suite l'Arabe a vu qu'il a affaire à un prisonnier militaire évadé dont il a reconnu l'uniforme kaki. Et il a compris qu'il n'est pas dangereux, car il meurt de faim comme son cheval. Puis, avec convoitise, il regarda la bête, un magnifique par-sang du pays. « Donne-moi des vivres pour quelques jours, des vêtements et un peu d'argent, dit Fridolin, et je te cède mon cheval. — Micache ! répond l'Arabe, cheval volé !... »



Or, pendant qu'ils discutent, un second Arabe sort de la tente, c'est le frère du premier. Aussitôt il prend part à la conversation en se mettant du côté de Fridolin. « Si, si, dit-il, bonne occasion pour nous, belle bête, nous donner à toi tout ce que tu voudras. »



Ces bonnes paroles réconfortèrent Fridolin. Le malheureux n'a pas remarqué le coup d'œil d'intelligence que les deux indigènes se sont donné à la dérobée tandis qu'ils attachent solidement le cheval à leur tente. Au contraire, confiant, il s'approcha de l'entrée de la tente en s'écriant : « Bon sang ! faites vite, j'ai une soif du diable !... »



Il avait à peine dit ces mots que brusquement les deux Arabes saisissent chacun une énorme matraque et se précipitent sur Fridolin avec l'intention évidente de l'assommer pour se débarrasser de lui.



Reconvrant son agilité au moment du danger, l'évadé évita d'un bond sur le côté le premier coup. Puis, comprenant qu'il ne serait jamais le plus fort, il s'enfuit à toutes jambes vers les collines.



Les Arabes le poursuivirent, poussant des cris et faisant des moulinets avec leurs gourdins. Bientôt le plus agile fut sur ses talons, Fridolin s'arrêta net et lui envoya dans son long estomac un formidable coup de tête.



« Mais, derrière, arrivait le frère qui bégayait comme un troupeau de jeunes veaux. Fridolin comprit qu'il n'aurait pas la force de renouveler cet exploit et reprit sa course.



L'Arabe ne poursuivait pas plus longtemps l'évadé... Heureusement pour Fridolin, car, au bout de cinq cent mètres, lorsqu'il eut contourné une colline, il tombait épuisé. Il crut qu'il allait mourir.



Au lieu de la mort vint un Arabe qui, caché au loin avait assisté à toute cette scène. « Tue-moi ! » murmura Fridolin, croyant avoir affaire à ses ennemis. L'indigène lui répondit : « Ne crains rien, c'est un ami qui te parle. » (A suivre.)



## ANECDOTES

## Un jeu de hasard.

M. Poilpot, marchand de confections pour hommes, prit un billet à un de ses clients qui mettait en loterie une superbe montre en or.

Mais M. Poilpot n'aime pas beaucoup perdre l'argent. Il n'a pas gagné, comme bien vous pensez, aussi regrette-t-il ses 20 sous, et finalement il attaque son client en justice.

— La loterie, déclare le client devant le tribunal, est une chose illicite, j'en conviens ; mais je serais



heureux d'entendre expliquer par mon adversaire lui-même ce que c'est qu'une loterie.

— C'est, s'écrie M. Poilpot, un marché où l'on donne son argent sans savoir au juste ce qu'on aura en échange.

— En ce cas, répliqua l'autre, je vous attaque vous-même, car, ajouta-t-il en montrant le derrière de son pantalon augmenté de 2 immenses soupiraux, du diable si je vous aurais acheté ce pantalon il y a qu'nze jours, si j'avais pu savoir ce que j'aurais!

## Sens musical.

Le célèbre compositeur Rameau (1683-1764) était en visite chez



une dame, lorsqu'il entendit les aboiements d'un chien qui se trouvait dans une pièce voisine. « Je vous en prie, s'écria-t-il, faites cesser votre chien, il aboie faux ! »



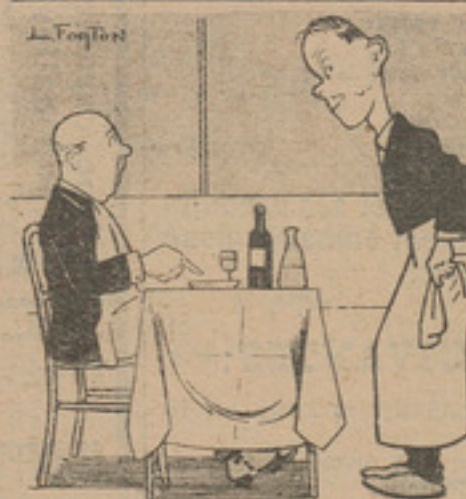
— Tu sais, mon vieux, ici les rues ne sont pas sûres!...  
— Y a trop de police.



— Eh bien! qu'est-ce que tu attends pour ramasser mon ombrelle? Il fut un temps où tout homme prétendant au titre de bien élevé se serait déjà précipité pour me la rendre.



— Oh! mais! il y a une gouttière!...  
— Evidemment, je vous ai dit qu'il y avait l'eau à tous les étages...



— Gargon, j'ai commandé un pigeon aux petits pois, je vois bien les petits pois, mais je ne vois pas le pigeon.  
— Monsieur a commandé une demi-portion, le pigeon se trouve dans l'autre demie.

## ANECDOTES

## Vengeance de milliardaire.

Une grande banque de New-York vient de refuser à un milliardaire américain un chèque que celui-ci lui présentait en paiement d'une somme assez considérable. Il dut donc l'acquitter en espèces.

Se plaira-t-il à tirer vengeance de ce refus en agissant comme le fit dans un cas analogue, en 1870, le baron James de Rothschild avec la banque d'Angleterre?

S'étant présenté à la Banque, il exigea le remboursement en or.



d'une grosse liasse de billets de 1,000 livres. Le lendemain, il recommença. Il avait bientôt fait sortir de la Banque la coquette somme de 400 millions. Il continua encore.

L'agio monta à des cours fantastiques. La Banque vit diminuer avec effroi son encaisse métallique, et commença à avoir des craintes sérieuses, son existence étant menacée.

On dut faire à Rothschild les plus plates excuses et lui promettre d'accepter à l'avenir ses chèques pour n'importe quelle somme.

## La peine du talion.

Un sinistre gremlin comparait l'autre jour en cour d'assises.

— Accusé, lui dit le président, le crime que vous avez commis dépasse en raffinement les meurtres les plus odieux, les plus abominables. Non seulement vous avez assassiné votre femme, mais encore vous l'avez sciée en petits morceaux afin de pouvoir faire disparaître les traces de votre forfait.

— Exact! mon cher président, répond l'accusé d'une voix enrouée.

Puis avec un ineffable sourire :  
— Je n'ai fait que lui infliger la peine du talion!

— Comment?  
— Dame! elle m'avait tellement scié toute sa vie avec son sale caractère, que c'était bien mon tour!



## SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 86

ENIGME. — Duc.  
CHARADE. — Chiendent.  
CASSE-TÊTE. — Ange, Poussaint.  
LOGOGRIPE. — Poids, poids, poison.  
MOTS CARRÉS.

GAMIN  
AVARE  
MAJOR  
IRONIE  
NEREE

1<sup>er</sup> CALEMBOUR. — Parce que c'est un anathème (âne à thème).  
2<sup>e</sup> CALEMBOUR. — Aucune, puisque l'un et l'autre sont « arrivés » (à river).  
RÉBUS. — J'ai monté sur la Tour Eiffel. — Il est très paresseux. — Ils sont souvent punis.

## Enigme.

En vérité, c'est à vous dégoûter, de voir avec quelle horrible grimace Chacun fait en sorte de me tuer. Parce que je rampe comme les limaces. Et pourtant je ne cesse de fournir Ces étoffes qui vous vont à ravir.

## Charade.

Mon premier n'est pas maigre  
Mon second frappe  
Mon tout n'est pas un lit somptueux.

## Casse-tête.

(Avec ces lettres formez deux prénoms.)  
a a e i i l n n n o s t v

## Logogriphe.

Mes trois premiers pieds ne changent pas.  
Ajoutez-m'en un : je suis au jeu de cartes.  
Ajoutez-m'en deux : j'abrite les balles.  
Ajoutez-m'en trois : je suis un pigeon.

## Mots carrés

1. Consacré à Dieu.  
2. Sert à conduire.  
3. Petit oiseau gris.  
4. Fait vivre les poupons.  
5. A une grande affection.

## Calembours.

— Qu'est-ce qu'il y a de bon à manger dans une main?  
— Pourquoi l'hiver ressemble-t-il à l'été?  
— Trouver un proverbe.  
(Solutions dans le prochain numéro.)

## RÉBUS

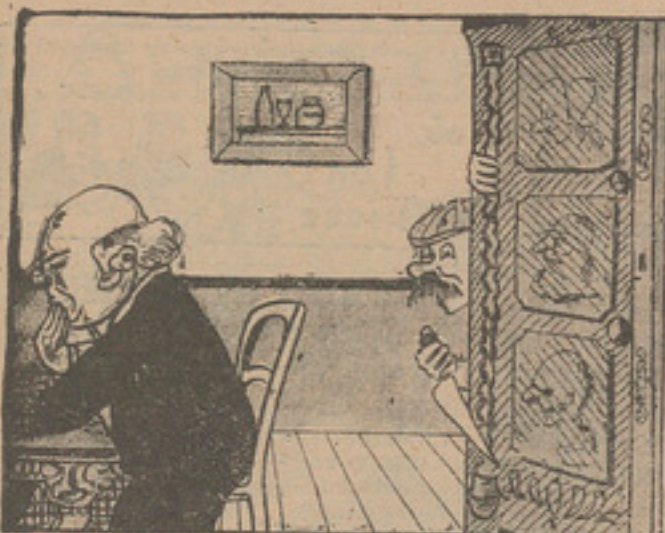
Trouver un proverbe.



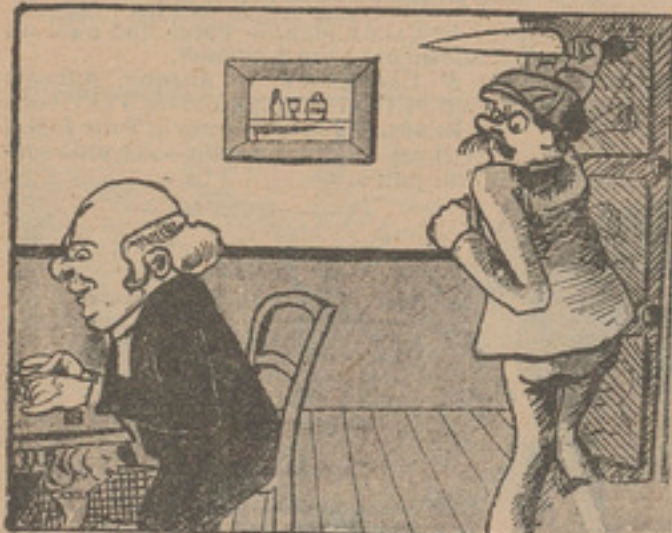
(Solution dans le prochain numéro.)



## HISTOIRE DE BRIGANDS



Pendant qu'Isidore Mainsur, (de la maison Mainsur, Lafasse et Co) compte et recompte sans parvenir à retrouver une erreur de 13 centimes, une tête inquiète et épatée surgit des profondeurs d'une armoire normande.



Cette tête touche de très près Julot Mardois, apache dans l'exercice de ses fonctions, et membre de la S. D. A. D. C. D. A (Société d'abolition du capital d'autrui). Y'a pas, c'est comme qui dirait qu'on m'a attendu, fait-il en lorgnant les faïots, ça va barder dans 5 minutes.



Peussant son cri de guerre, Julot fonce avec l'impétuosité d'une 40 H. P. écrasant un cochon, sans se douter que l'anneau de son couteau s'est pris dans les ferrures de l'armoire, qui suit le mouvement général d'avancement...



...et dans un fracas formidable, écrase l'infortuné apache, victime, à la fois du devoir et des armoires normandes. Il iste fin pour un membre de la S. D. A. D. C. D. A (Société d'abolition du capital des autres.)

## UN SOU PAR JOUR - 10 MOIS DE CRÉDIT

### UNE SUPERBE MONTRE REMONTOIR

Oxydée vieil argent, double cuvette, cadran fondant riche, mouvement garanti, ornementée de motifs et très artistiques, boîtier à charnières.

Cette montre, du prix de 22 fr. 50, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

**7 FR. 50**



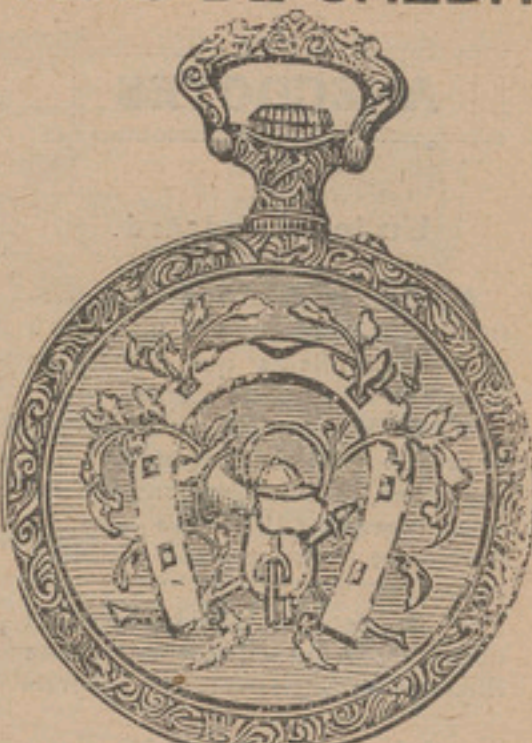
Montre dame, 10 rubis.

Les 15 francs restants sont perçus à raison de 1 fr. 50 par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une montre d'homme.

Ecrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.

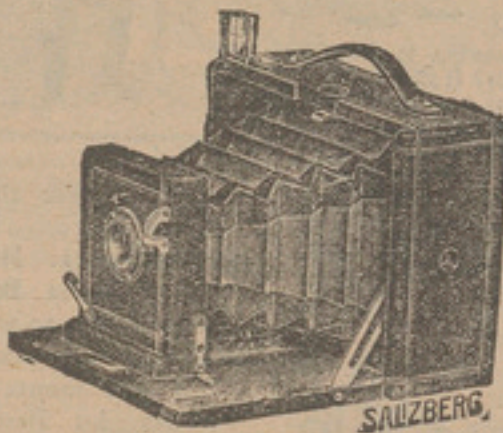
Adresser lettres et mandats à  
**M. OFFENSTADT, Directeur,**  
3, rue de Rocroy, PARIS (X<sup>e</sup>).



Montre homme.

### A CRÉDIT UN EXCELLENT APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

Tous ses accessoires et produits.



L' "EXCELSIOR"

1<sup>er</sup> APPAREIL genre "Folding" à soufflets toile; coins peau 9x12 gaine chagrin; excellent objectif de campagne, toujours armé pour pose et instantané, viseur mobile; diaphragme variable muni également d'un verre dépoli, surmonté d'une visière permettant ainsi de mettre au point sans le secours du voile noir; intérieur acajou laqué; ornements nickelés; pas de vis international permettant de monter l'appareil sur pied dans les deux sens.

Cet appareil est fourni accompagné des accessoires et produits suivants :

- 2<sup>o</sup> 3 CHASSIS doubles à volets;
- 3<sup>o</sup> UN PIED de campagne;
- 4<sup>o</sup> UN CHASSIS-PRESSE américain;
- 5<sup>o</sup> 3 CUVETTES;
- 6<sup>o</sup> UN PANIER LAVEUR;
- 7<sup>o</sup> UN EGOUTTOIR;
- 8<sup>o</sup> UNE LANTERNE verre rouge;
- 9<sup>o</sup> UNE BOÎTE 6 plaques 9x12;
- 10<sup>o</sup> UNE POCHETTE papier sensible;
- 11<sup>o</sup> UN FLACON révélateur;
- 12<sup>o</sup> UN FLACON virage-fixage;
- 13<sup>o</sup> UN PAQUET hyposulfite;
- 14<sup>o</sup> UN MANUEL mode d'emploi.

L'appareil, ses accessoires et ses produits sont expédiés soigneusement emballés pour le prix total de 45 francs.

AUX

#### CONDITIONS SUIVANTES:

15 francs à la commande, le reste en 10 mois, 3 francs par mois.

Indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse et le département.

Adresser les commandes à  
**M. OFFENSTADT, Directeur,**  
3, rue Rocroy, 3, PARIS (X<sup>e</sup>).

### A CRÉDIT

Nous offrons ici à tous nos lecteurs le moyen de s'exercer et de se distraire sans jamais se lasser, et ce à des conditions exceptionnellement avantageuses.

Pour un prix dérisoire et par dessus le marché à crédit, nous expédions :

1<sup>o</sup> UNE CARABINE à air comprimé, de fabrication parfaite et fournissant un tir d'une précision absolue; elle se charge à volonté à balle ou à flèche, on l'emploiera avec le même succès comme carabine de salon et en plein air, pour chasser le petit gibier. Elle mesure 80 centimètres de haut.

2<sup>o</sup> UNE BOÎTE contenant 1.000 balles.

3<sup>o</sup> UNE POCHETTE contenant 12 flèches.

4<sup>o</sup> 100 CARTONS-CIBLES.

5<sup>o</sup> UN MODE D'EMPLOI.

6<sup>o</sup> UNE CAISSE bois pour l'emballage du tout.

Prix franco : 17 fr. 50

#### CONDITIONS DE PAIEMENT

Nous envoyer avec la commande la somme de 7 fr. 50 en mandat ou bon de poste.

Nous écrire en prenant l'engagement de nous payer tous les mois la somme de 1 franc.

En signant, indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse, le département.

Pour 17 fr. 50

Une carabine  
1.000 balles  
12 flèches  
100 cartons-cibles

A CRÉDIT

Adresser les commandes à

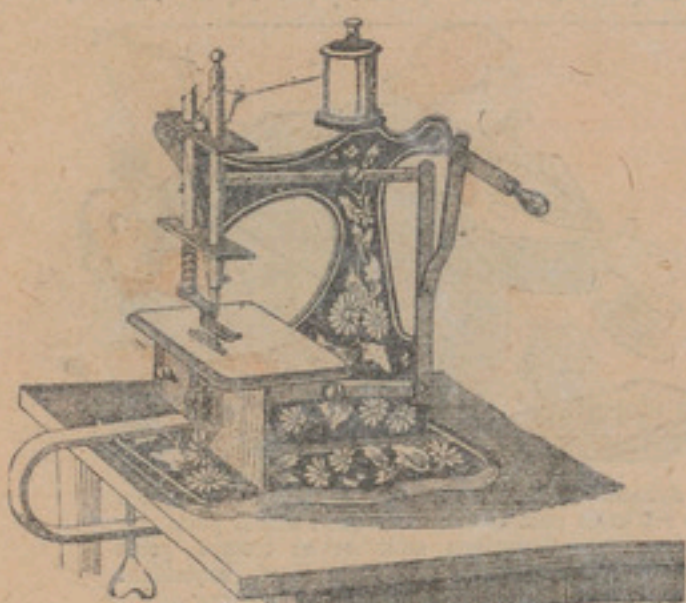
**M. OFFENSTADT**

Directeur,  
3, rue de Rocroy  
PARIS (X<sup>e</sup>)



## Jouet amusant et utile.

Machine à coudre, fonctionnement parfait.



Prix franco:

4. fr. 95.

Couture solide

et régulière.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS (X<sup>e</sup>).Très amusantes  
Farces Electriques

Un nez lumineux  
avec moustache et  
binocle, muni d'une  
ampoule à l'inté-  
rieur et d'un fil con-  
ducteur.

Prix franco. 1.15

Une épingle de  
cravate lumineuse  
munie d'une ampoule  
et d'un fil conducteur

Prix franco. 1.15

Ces objets ne pouvant produire leur effet qu'à  
l'aide d'une lampe électrique, nous offrons éga-  
lement une lampe électrique de poche de très  
bonne qualité.

Prix de la lampe. 2. »

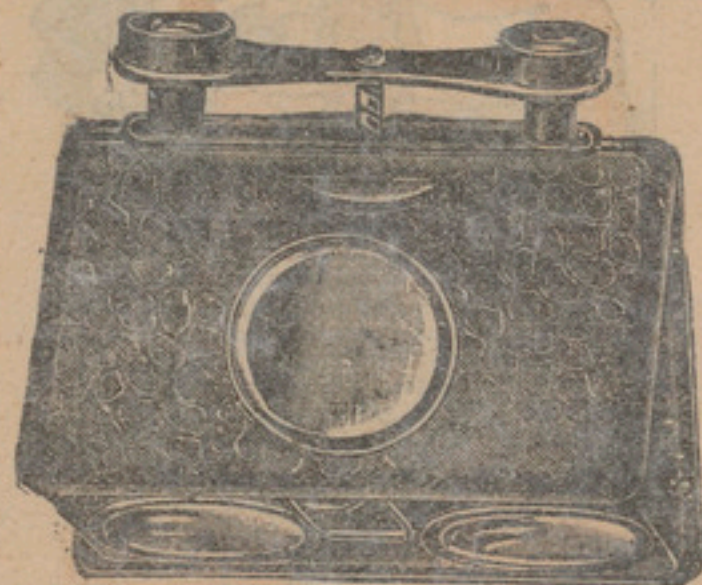
Prix de la Lampe accompagnée d'un

Nez ou d'une Epingle, franco. 2.80

Prix de la Lampe accompagnée d'un

Nez et d'une Epingle, franco. 3.85

## POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO



## UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

La plus pratique de toutes, ne tenant  
aucune place dans la poche. A l'aide  
d'une pression, la boîte s'ouvre et  
laisse apparaître les grandes lentilles  
qui prennent d'elles-mêmes la position  
utile. On règle cette jumelle à sa vue  
comme on fait pour les jumelles les  
plus chères. C'est la première fois qu'on  
met en vente un article aussi pratique  
et utile à un prix aussi modique.

Adresser la commande accompagnée de son  
montant à

M. OFFENSTADT, Directeur,  
3, RUE DE ROCROY, PARIS (X<sup>e</sup>)

## UNE OCCASION SENSATIONNELLE

Le Complet Nécessaire du parfait Écolier

C'EST  
UN  
RÉEL  
CADEAU

Une magnifique  
prime valant au  
moins 1 fr. 50 est  
expédiée gratuite et  
franco avec  
chaque Né-  
cessaire.

2.95  
LA BOÎTE COMPLÈTE  
une Superbe prime  
GRATUITE



Ce Nécessaire, très  
coquettement pré-  
senté, contient des  
articles tous de pre-  
mière qua-  
lité.

C'EST  
INOUI  
MAIS  
VRAI

Ce Nécessaire  
VÉRITABLEMENT UNIQUE  
contient les articles  
suivants :

- 1° Un album à colorier avec modèles.
- 2° Une palette de 12 tablettes couleurs surfinies sans danger.
- 3° Un pinceau.
- 4° Deux godets.

- 5° Une boîte de pastels.
- 6° UN STYLOGRAPH ou porte-plume réservoir.
- 7° Un flacon encre spéciale pour stylographe.
- 8° UN ELEGANT PORTE-CRAYON PLAT.
- 9° Trois crayons plats de re-change.

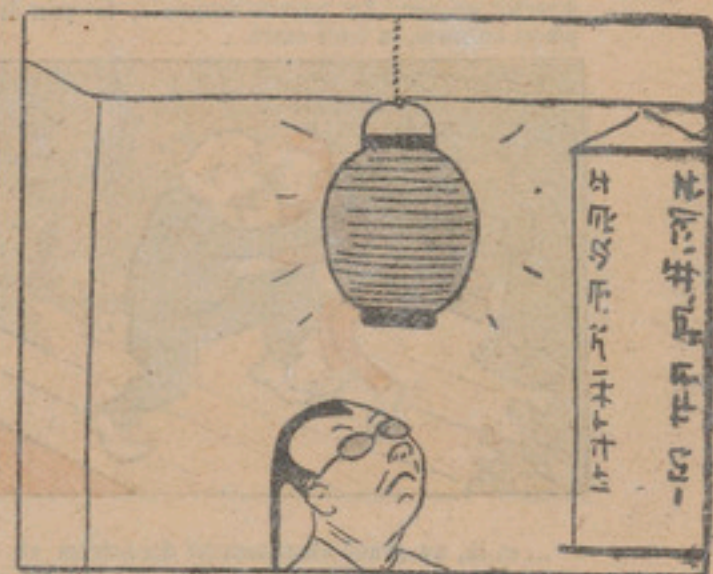
- 10° Un crayon à dessin.
- 11° Un taille-crayon japonais.
- 12° Une gomme-encre et crayon enchâssée.
- 13° Un paquet de 5 bâtons de fusain.
- 14° Un porte-fusain cuivre.
- 15° Une estompe.
- 16° Un compas encre et crayon.
- 17° Un double-décimètre.
- 18° Une équerre.

Ce Nécessaire complet est envoyé avec sa prime contre la somme de 2 fr. 95  
adressée en mandat à M. le Directeur de l'ÉPATANT  
3, rue de Rocroy, PARIS (X<sup>e</sup>).

## UNE IDÉE LUMINEUSE



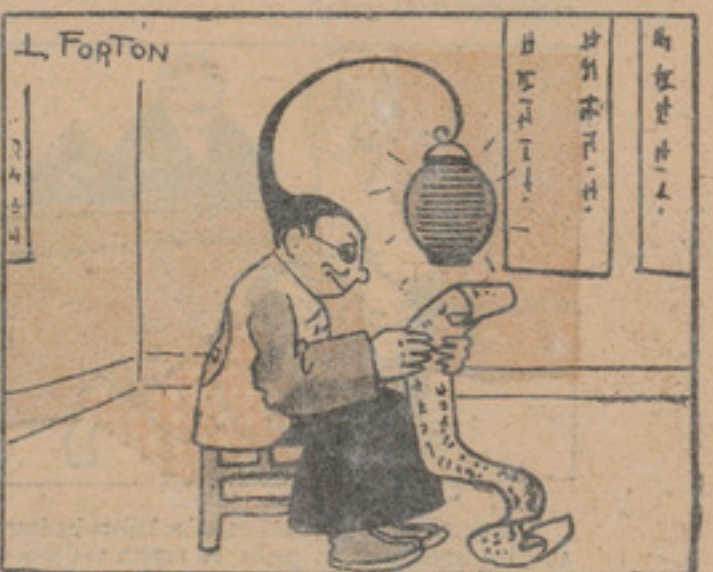
Plongé dans la lecture d'un manuscrit des plus intéres-  
sants, Li-Tehing-Tehou ne peut lire que péniblement, car la  
lanterne accrochée au plafond est trop haute, et il n'y voit  
pas bien.



Très ennuyé d'être obligé de s'arrêter, le brave Chinois se  
demande comment il fera pour y voir plus clair et continuer  
sa lecture quand subitement une idée lui vient...



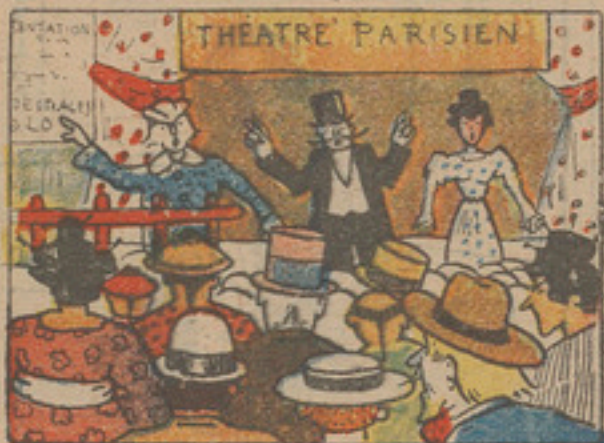
Allant chercher un pot de colle forte, Li-Tehing-Tehou  
trempe sa natte dedans et la laisse sécher après lui avoir  
donné une forme voulue...



... pour y accrocher sa lanterne. Et voilà comment, grâce  
à son idée lumineuse, Li-Tehing-Tehou put reprendre la  
lecture de son intéressant manuscrit.



## MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE (Suite.)



XV

## ATHANASE RETROUVE SON HABIT PUCE

Se promenant dans la fête, Athanase s'arrêta devant une baraque qui prenait pompeusement le titre de Théâtre Parisien. Afin de se reposer les esprits, Athanase résolut d'aller à ce spectacle se divertir un peu. La parade terminée, le prix des places annoncé, la foule entra...



... et là, au grand ahurissement des acteurs et à la joie des spectateurs qui croient que c'est dans la pièce, il se mit en devoir de dévêtir un peu brutalement l'acteur porteur de l'habit puce... Pagilat en règle et naturellement arrivée des autorités qui incontinent et sans rien vouloir savoir conduisent Athanase au clou...



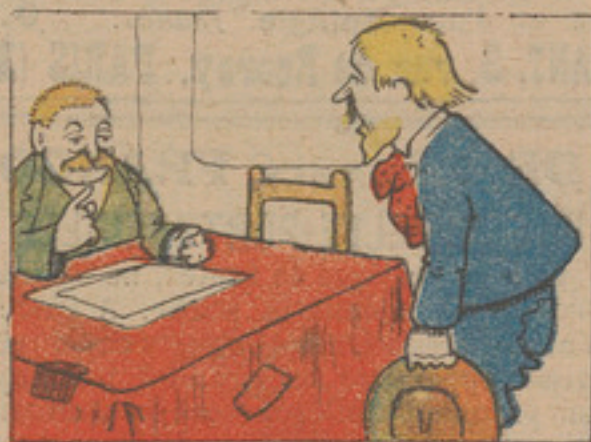
Mais la pièce a commencé. Athanase bafouille tant bien que mal, plutôt mal, le rôle qu'il ne sait point... Dans la salle, le public trépigne et exprime sa mauvaise humeur. Soudain, comme Athanase ne peut plus dire un mot d'une magnifique tirade, une grêle de pommes cuites et de fruits ou légumes les plus variés s'abattent sur lui.



... Il se ressaisit, fait une liasse des billets les fourre au plus profond de sa poche et, revêtu toujours du fameux habit puce, s'en va chercher un tailleur pour se faire vêtir...



Athanase suivit le flot et s'installa commodément... Le rideau se leva bientôt sur une pièce idiote à laquelle Athanase ne comprit pas grand-chose... Il manifestait d'ailleurs fort bruyamment son mécontentement, lorsque soudain un nouvel acteur entra en scène...



Remis le lendemain en liberté sans autre forme de procès, Athanase trouva le moyen de rentrer en possession de son habit puce et cela sans esclandre. Pour ce faire, il s'en fut trouver le directeur du Théâtre Parisien afin de se faire engager comme artiste lyrique...



C'est le moment rêvé pour filer avec la fortune. Athanase profite de l'occasion, il se précipite, crève un décor, passe au travers et fuit à toutes jambes, cependant que le public du théâtre impatienté, démolit à moitié la baraque...



Une heure après dans les rues de la ville un homme à l'allure magnifique, au vêtement d'une coupe irréprochable et à la dernière mode, au chapeau resplendant, passait l'air crâne et décidé...



Athanase se dresse sur son siège !... A-t-il bien vu ? L'habit puce de son oncle que l'acteur porte sur la scène !... Convaincu qu'il ne se trompe point Athanase n'hésite plus une minute et, bousculant tout sur son passage, se précipite sur la scène...



Il supposait ainsi en effet être revêtu un jour ou autre du précieux habit au cours d'une représentation. L'occasion serait alors propice pour s'emparer de la fortune enfouie dans la doublure. Engagé pour tenir l'emploi de jeune premier, Athanase, le soir même entra en fonction et, justement, le régisseur lui donna pour travestir l'habit puce après le lequel il a tant couru...



Enfin Athanase s'est arrêté, essouffé, et aussitôt se dévêt de l'habit dont d'une main frêle il déchire la doublure... O joie ! ô bonheur ! une avalanche de billets s'en échappe... Athanase est absolument ahuri, mais bientôt...



... quand soudain deux gardiens de la paix lui sautent au collet et sans plus d'explications l'emmènent chez le commissaire. Pendant le trajet, Athanase, menottes aux mains fut passé à tabac de magistrats façon. (Fin au prochain numéro.)